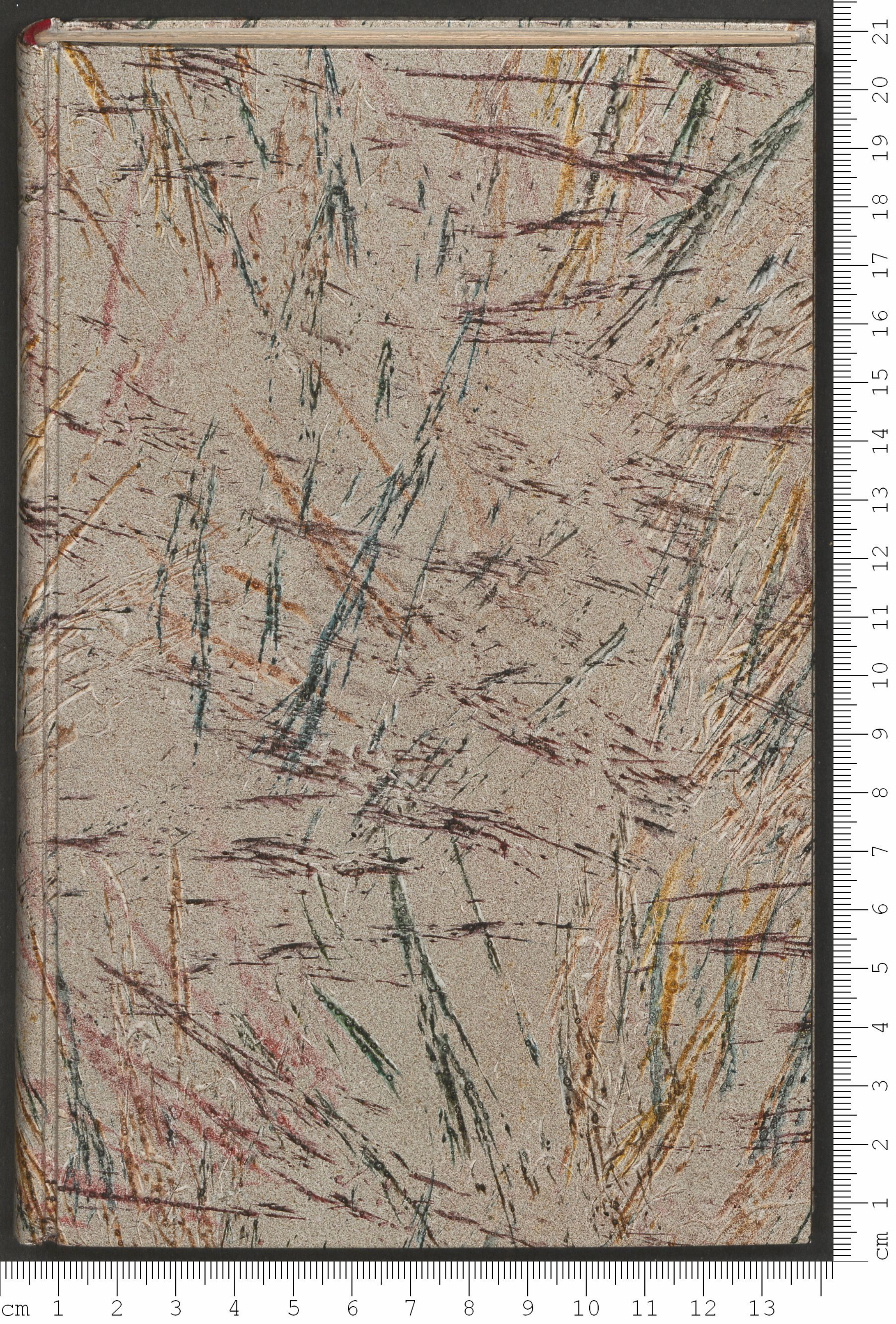
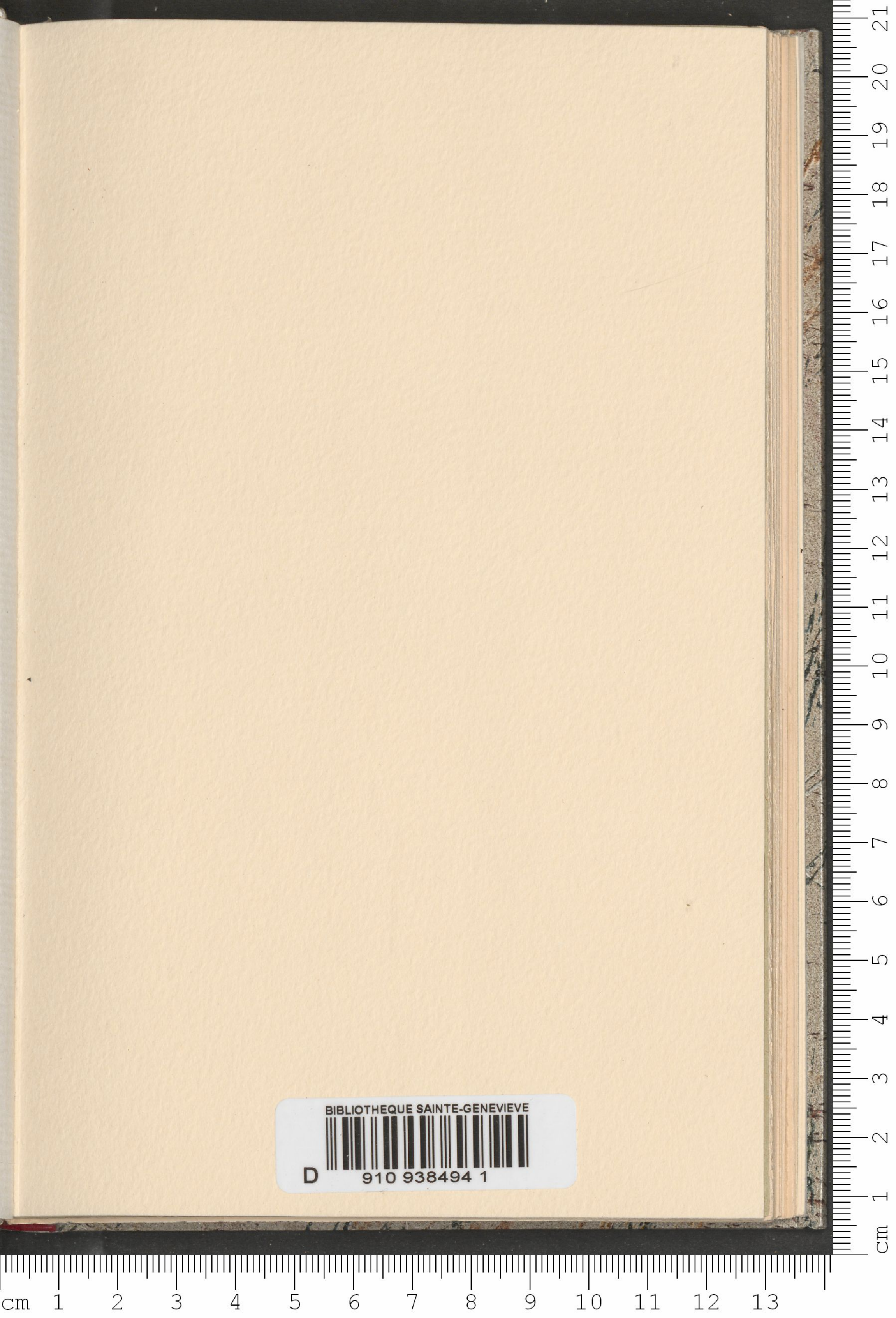

Henri SCHOENFELD – EN SCANDINAVIE






BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D 910 938494 1



H. SCHOENFELD

EN

SCANDINAVIE



MONS
BYR ET LORET, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
Rue de la Raquette, 14 bis

1884

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

EN

SCANDINAVIE

EN

SCANDINAVIE

PAR

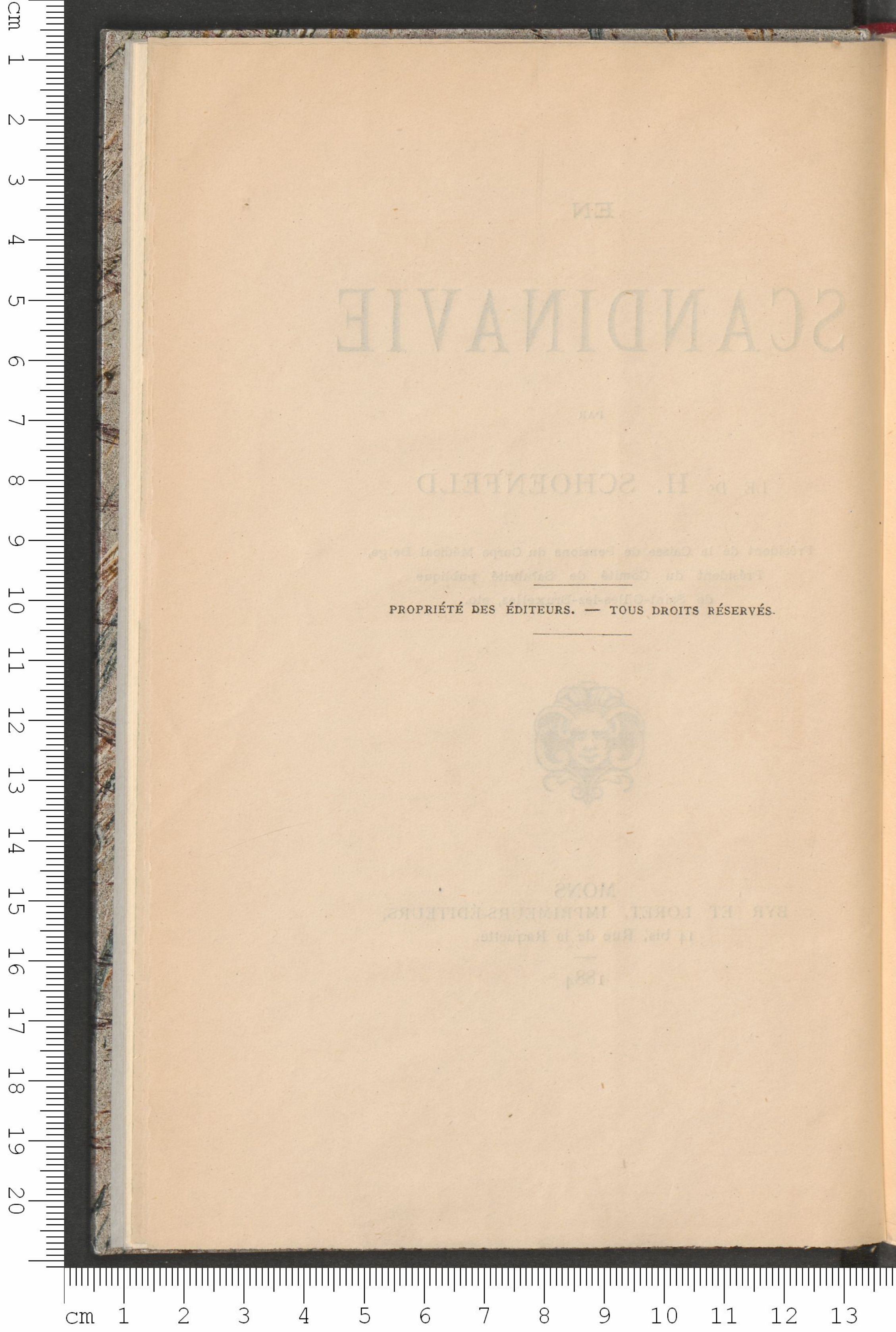
LE Dr H. SCHOENFELD

Président de la Caisse de Pensions du Corps Médical Belge,
Président du Comité de Salubrité publique
de Saint-Gilles-lez-Bruxelles, etc.



MONS
BYR ET LORET, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
14 bis, Rue de la Raquette.

1884



PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS. — TOUS DROITS RÉSERVÉS.



EN SCANDINAVIE

I

AVANT PROPOS

CONDITIONS GÉNÉRALES D'UN VOYAGE DANS LE NORD

'AN passé, j'eus la satisfaction de faire un voyage dans les trois royaumes scandinaves. Plusieurs amis auxquels j'avais communiqué mes appréciations sur les peuples du Nord, et les impressions enthousiastes que j'en avais rapportées, m'ont engagé à relater mon voyage. En cédant à ces instances amicales et en racontant mes observations, je ne me dissimule pas que leur intérêt pourrait bien

être fort limité pour beaucoup de lecteurs. La partie descriptive tiendra peu de place dans ma narration ; la partie anecdotique encore moins. Un touriste ne court plus guère de danger ; on n'est plus exposé aux aventures d'autrefois, et il ne reste rien à découvrir qui n'ait été décrit dans les livres de Baedeker, Joanne, Mayer, Murray, etc. Peut-être réussirai-je cependant à intéresser par le récit général, par l'exposé des mœurs domestiques, politiques et sociales de ces peuples, à la fois primitifs et hautement civilisés.

Je n'ai pu consacrer que six semaines à mon voyage, temps à peine suffisant pour l'exploration de la seule Norvège. Les distances à parcourir sont énormes, et rien que la navigation le long des côtes, depuis Bergen jusqu'à Vadsö (au-delà du cap Nord) et retour, prendrait plus de trois semaines.

Avoir à sa disposition du temps et de l'argent, jouir d'une bonne santé et posséder quelques connaissances linguistiques,

constituent les conditions préalables de tout voyage sérieux. Mais nulle part celles-ci ne deviennent aussi impérieuses que dans les pays du Nord, surtout lorsqu'on s'écarte des grandes routes et des sentiers battus. Le voyageur qui quitte les lignes de chemin de fer et de bateaux à vapeur, et qui parcourt l'intérieur de la Suède et de la Norvège, doit avoir la force physique voulue pour supporter la carriole et le cheval, pour faire de longues excursions à pied, pour se passer au besoin de sommeil et d'alimentation régulière. Il doit avoir le tube digestif en bon état, pour s'habituer à un régime sensiblement différent du nôtre, et savoir se contenter parfois de maigre chère. Il doit avoir non-seulement des loisirs, mais encore du calme et une provision de patience : les mots *taalmoedighed* (patience) et *vente* (attendre) lui seront bientôt familiers, en présence des longues distances, des moyens limités de locomotion, de la lenteur digne et silencieuse de ceux avec

lesquels il doit traiter en Norvège. Le sommeil est entravé, parce qu'en été, la seule époque des voyages de touriste, la longueur étonnante des jours, la curiosité tenue en éveil par le charme particulier des sites continuellement variés, la nécessité de surveiller son cheval, surexcitent à la longue l'esprit. De plus, pour beaucoup d'excursions des plus intéressantes, on doit emprunter de petits vapeurs qui partent généralement la nuit, probablement à cause de la marée. Les manquer, serait perdre une série de journées; car beaucoup de lacs et de fjords ne sont parcourus qu'une ou deux fois la semaine, et même moins souvent. Mais si rien ne se fait avec hâte dans ce singulier pays, tout est cependant prêt à son heure; à l'encontre des observations d'autres voyageurs, je n'ai jamais trouvé ailleurs autant d'exactitude dans les départs et les arrivées. Aussi, le premier soin du touriste doit être d'arrêter le plan de chaque excursion et de le combiner

avec les horaires des voies ferrées et des bateaux à vapeur, horaires minutieusement renseignés dans les livrets mensuels, *Norske* et *Sverige Communikationer*, qu'on peut se procurer à très bas prix dans toutes les villes, gares, etc. —

Pour voyager avec fruit dans l'intérieur des pays scandinaves, il est indispensable de savoir l'anglais ou l'allemand, à moins de connaître le danois ou le suédois. L'une de ces dernières langues suffit; car malgré des différences notables, elles sont comprises dans les trois royaumes. La plupart des marchands, hôteliers, garçons de service, chefs de gare, employés des postes, possèdent des notions suffisantes de langues étrangères, d'allemand en Danemark et Suède, d'anglais sur toute la côte ouest de la Norvège. Le français est à peu près inconnu dans le Nord ; les classes supérieures même ne le parlent guère. Sans la rencontre d'un Français à Bergen et celle d'un couple parisien sur un steamer entre Bergen

et Throndhjem, je serais resté plus d'un mois sans entendre ces sons familiers.

Toute facilité de ce genre disparaît du reste dans les auberges de l'intérieur. Je me suis trouvé plusieurs fois dans la situation bizarre et presque ridicule, de n'être compris par personne et de ne comprendre mot des explications nécessaires à la continuation de mon voyage. J'étais alors obligé de recourir à une pantomime expressive, à quelques mots flamands, plus compréhensibles pour le paysan norvégien que l'allemand ou l'anglais ; à des phrases ramassées à la hâte dans le vocabulaire de Baedecker, ou bien à l'entremise des voyageurs du pays. Aussi, ne puis-je qu'engager ceux qui méditent ce voyage, à se familiariser d'avance avec une centaine de phrases les plus indispensables ; ils s'épargneront beaucoup de déboires.

Pour des dames, pour des voyageurs aisés et timorés, il y a un moyen facile de lever d'avance toute difficulté. On trouve

aisément à Kristiania des entrepreneurs qui mettent à la disposition des touristes d'exellentes calèches et des courriers-guides, sachant ou censés savoir plusieurs langues, le tout pour un itinéraire et à un prix à convenir. Le courrier, souvent propriétaire du véhicule et généralement bien élevé, règle tout ce qui concerne les relais et les étapes, prévient par télégrammes ou messages, montre à ses passagers les points les plus remarquables et obtient souvent les meilleurs chevaux de poste.

Le repos de l'esprit, le comfort, la sécurité des mouvements que donne sa présence, vaut largement pour les voyageurs délicats et inexpérimentés le supplément de frais, montant de ce chef à une vingtaine de francs par jour. C'est surtout entre Kristiania et Bergen que ces utiles intermédiaires exercent leur industrie ; très-souvent ils trouvent du fret de retour, et il n'est pas rare qu'au terme du voyage le courrier ne vende sa voiture à des Anglais, déjà pourvus

d'un guide ou connaissant suffisamment le pays, pour ne pas en avoir besoin. Dans la courte période d'été, de mi-Juin à fin d'Août, le véhicule est parfois revendu à plusieurs reprises, et je ne serais pas étonné qu'il ne revint à bon marché entre les mains du propriétaire primitif. —

C'est un vieux cliché que le touriste a besoin d'un compagnon, pour échanger en route ses impressions. Elles n'en sont pas moins vives et profondes pour le voyageur isolé, et la liberté des mouvements dans un pays où il faut parfois décider rapidement d'un changement d'itinéraire, a également son charme. La présence d'un ou de plusieurs camarades diminue certainement le sentiment d'isolement qui dans ces solitudes envahit parfois l'homme le mieux bronzé ; mais augmente aussi les difficultés de transport et de logement. Comme l'ami qui devait me retrouver à Kristiania, en avait été empêché au dernier moment, j'ai fait seul tout ce voyage de six semaines.

Mais on ne reste jamais longtemps isolé ; sans parler des rencontres dans les hôtels, les chemins de fer et les steamers, on chemine souvent de conserve avec d'autres voyageurs ; et l'on rencontre dans les auberges bien situées des familles du pays qui, pour leur agrément, ou pour motif sanitaire, y passent la bonne saison. Plusieurs fois j'ai rencontré dans ces dames et messieurs des interprètes aussi spontanés qu'obligeants. Presque partout on rencontre des Anglais, des Autrichiens ou des Allemands ; les derniers principalement en Suède et autour de Kristiania. Telle auberge où je m'étais trouvé tout seul à l'arrivée, était envahie la nuit ou le lendemain par de véritables caravanes de touristes.

Il m'a paru que les Anglais que l'on rencontre dans le Nord, valent beaucoup mieux, au point de vue des relations courtoises, que ceux qui encombrent les wagons, diligences et tables d'hôte en Suisse et en Italie. Ne vont probablement en Norvège

que les vrais amateurs de la nature, plus bienveillants et plus sociables que les couches aristocratiques ou les parvenus qui veulent faire le tour obligé dans le Midi. Beaucoup d'Anglais retournent chaque été en Norvège, où ils afferment les chasses et les pêcheries de saumon ; j'en ai vu plusieurs qui parlaient couramment la langue du pays. —

La question des frais vaut la peine qu'on s'y arrête un moment. Un voyage en Scandinavie n'est pas plus coûteux qu'un tour en Suisse ; il l'est moins qu'une excursion en Ecosse ou en Hollande. Si le séjour dans un bon hôtel à Copenhague et surtout à Stockholm est onéreux, le coût du séjour dans l'intérieur du pays est très-minime. C'est plutôt le parcours des grandes distances qui augmente les frais. En somme, avec une moyenne de 25 à 30 francs par jour, tout compris (sauf le courrier), on peut voyager très honorablement dans le Nord. Le superflu s'y paie fort cher, et malheureuse-

ment, les photographies comptent parmi les articles de luxe. Les vues que l'on paie 50 centimes dans le Midi, un franc à Paris, un shelling en Angleterre, se paient un à deux Kroner (1) en Norvège et à Stockholm.

Ce qui est rassurant pour le voyageur, c'est la confiance presque absolue qu'il peut avoir dans les aubergistes, cochers, agents du chemin de fer; tout se règle loyalement et presque toujours à prix fixe. Dans les buffets des gares suédoises, sur les steamers, dans les auberges à relais de la Norvège, un prix modéré et uniforme est perçu pour les repas; que le voyageur se contente d'un plat, ou qu'il goûte des nombreux mets, placés à la fois sur la table. Dans les voyages maritimes le long des côtes, il vaut cependant mieux régler immédiatement toutes les consommations, en dehors des trois repas réglementaires. On parle

(1) La couronne vaut environ 1 fr. 39 cent.; elle se divise en 100 Öre. 18 Kroner équivalent à peu près à une livre sterling (25 fr.)

d'une vallée au nord de Molde qui jouit de la mauvaise réputation de retenir les voyageurs par des lenteurs calculées. En ce qui me concerne, durant un voyage de six semaines, je n'ai été trompé qu'une seule fois, dans un restaurant de petite ville, en Danemark, et probablement une deuxième fois, pour une somme insignifiante, dans le meilleur hôtel de Bergen. Il n'y a peut-être pas un pays en Europe, où le voyageur subisse moins d'extorsions qu'en Scandinavie; où il trouve plus de prévenances et de loyauté, où il doive veiller moins sur ses bagages. Pourvu que le bon naturel des habitants ne s'altère pas à la longue, au contact de voyageurs exigeants et peu scrupuleux!

Il est presque inutile d'ajouter que le touriste doit se munir de monnaie indigène, identique pour les trois royaumes, et surtout de menue monnaie pour l'intérieur du pays.

Il ne faut pas s'encombrer de bagages; mais un surtout *léger* et *imperméable* est

absolument nécessaire en Norvège, où l'on doit conduire soi-même le cabriolet du pays. Le service de la poste est fort bien fait, malgré les difficultés et les lenteurs de certaines communications. Aucune de mes lettres ou cartes-correspondance, griffonnées quelquefois au crayon dans de misérables auberges, ne s'est perdue ; toutes les lettres, tous les journaux me sont parvenus, en me suivant de ville en ville. Il suffisait de remettre au percepteur ma carte avec les indications voulues.

Les communications télégraphiques existent presque partout, principalement en Norvège. On est tout étonné d'en rencontrer les poteaux et les fils dans des régions totalement inhabitées. Dans les villes de Kristiania, Bergen et Throndhjem on voit autant et plus de fils téléphoniques qu'à Bruxelles ; une petite plaque, fixée à la porte, informe le public que le magasin, comptoir ou bureau, est relié au réseau.

Sous des dehors un peu rustiques,

l'homme du Nord recèle une véritable distinction. Les classes inférieures aiment à observer et à s'instruire; les fonctionnaires, négociants et propriétaires, sans faire aucun étalage d'une instruction très-sérieuse, tiennent à faire valoir leur pays: tous accueillent l'étranger avec une grande bienveillance. On aurait tort d'assimiler une excursion en Scandinavie, à un voyage dans des contrées inhospitalières et chez des peuples à moitié civilisés; un observateur même superficiel constatera un niveau intellectuel et moral, supérieur à celui de a France et de la Belgique.





II

DE BRUXELLES A COPENHAGUE. — LA VILLE ET LES ENVIRONS. — CARACTÈRE NATIONAL DES DANOIS.

J'AI mis trois jours à me rendre à Copenhague, parceque j'ai consacré une journée à Hambourg, et que j'avais choisi la route la plus longue par le Schleswig et le Jutland méridional. La vieille ville hanséatique ressemble beaucoup à Anvers, avec sa juxta-position de sordides quartiers moyen-âge et de splendides avenues, son port mouvementé, sa population

affairée. Mais les installations maritimes de la métropole belge sont infiniment plus grandioses, et l'aspect de l'Escaut est autrement imposant que celui de l'Elbe. Ce fleuve gagne cependant à être vu des hauteurs de Blankenese, lieu d'excursions champêtres des Hambourgeois et de tous les étrangers.

Le parcours à travers les riches plaines du Holstein évoque des souvenirs de la Normandie: partout des champs cultivés, parsemés de riches fermes, de bouquets d'arbres, de villes et villages florissants. Le Nord du Schleswig, même dans sa partie centrale, rappelle déjà le voisinage de la mer. A Fredericia nous passâmes le petit Belt dans un bac à vapeur, littéralement encombré de tonneaux, sacs, paniers, de wagons sur rails, de villageoises de la Fionie, rapportant du marché de samedi des provisions, et surtout des plantes en pots. Le chemin de fer traverse toute l'île de Fionie (Fyen), un véritable jardin, dont les ondulations semblent continuer les vagues de sa

ceinture maritime. Un steamer conduit les voyageurs à travers le grand Belt de Nyborg à Korsör, d'où une voie ferrée mène en quelques heures à Copenhagen.

Au point de vue de l'architecture générale, des monuments publics, de la viabilité et des perspectives, la capitale du Danemark ne se distingue guère d'autres villes maritimes.

Le plus beau coup d'œil est celui du Sund, vu des remparts de la citadelle, depuis le bras de mer qui sépare le Séeland de l'île d'Amager, et qui sert de port de commerce (1) ; depuis les petites îles pittoresquement fortifiées qui protègent le port de guerre (Orlogshave), jusqu'à la vaste nappe d'eau, sillonnée de navires, bordée au loin par les côtes suédoises, et sur les rives danoises, par la belle promenade ombragée, appelée la Longue-Ligne. Je ne connais pas d'excursion aussi belle que celle d'Elseneur (Helsingör) : le steamer longe la côte

(1) D'où le nom de Kjöben-havn, c'est-à-dire port des marchands.

danoise, parsemée de villas, plages et hôtels, ou bien couverte de bois touffus de hêtres et de chênes, descendant jusqu'au bord de la mer. On laisse à droite l'île de Hveen, où Tycho-Brahë avait établi son premier observatoire, avant que de misérables intrigues de cour l'aient obligé à chercher un refuge à Prague, et après trois heures de navigation et d'enchantement, on arrive à la Kronenborg, le château fort qui domine le passage du Kattegat dans l'Öresund. En face, on aperçoit la ville de Helsingborg et au nord d'Elseneur, sur un riant promontoire, les plages de Maryenlyst et de Hellebäck, entourées de bois et de promenades ravissantes. L'excursion se complète habituellement par le retour en chemin de fer, dont la vaste courbe touche la station de Fredensborg, avec le château du même nom, au bord du lac d'Esrom, et la petite ville de Hilleröd, avec l'imposant château de Fréderiksborg. Cette vaste construction ressemble étonnamment au château de Pierre-

fonds, près Compiègne ; sauf que son aspect pittoresque est rehaussé par un parc splendide et par un lac profond, formant fossé.

Une grande partie du château et de ses riches collections historiques ont été détruites en décembre 1859 par un incendie. L'habile restauration, tout en laissant au château son apparence féodale, en a fait une demeure vraiment royale. Mais à mon avis, la surabondance de riches dorures a nui à la simplicité grandiose de la chapelle et de la salle des chevaliers, que Viollet-Leduc avait su conserver aux parties similaires du château de Pierrefonds. —

Les familles danoises affectionnent beaucoup les excursions dans les riants environs de la capitale. Arrivé le samedi soir, j'ai pu, dès le lendemain, saisir sur le vif les habitudes des jours fériés. Tout le monde sort : le peuple encombre les marchés aux fleurs et aux fruits, amenés là par des voitures semblables à celles du marché

d'Utrecht [1]; les uns vont au prêche, les autres visitent les musées; des troupes animées vont hors ville, dans les bois et les nombreuses guinguettes des alentours. Les lignes ferrées, les tramways, les bateaux à vapeur semblent insuffisants à emporter ces flots humains; de nombreuses pataches, des chars-à-bancs de toute dimension partent de certains lieux de stationnement, dès que leur cargaison est complète. C'est un véritable exode dont je n'ai vu d'exemple qu'à Stockholm. On est frappé de la politesse bienveillante, de l'urbanité exquise, de la discipline instinctive de cette foule, dont la dignité native n'exclut nullement une gaieté presque enfantine.

Aucune turbulence ni dispute; pas de cris, encore moins de grossièretés; un sourire agréable remplace le rire bruyant, si ce n'est devant les théâtres Guignol ou

[1] Une colonie hollandaise s'est établie autrefois à Amager, dont elle a fait le jardin potager de Copenhague.

dans les carrousels, dont les vulgaires chevaux de bois sont remplacés par des barques, librement suspendues. Tout ce monde semble heureux de vivre; les ouvriers se saluent à grands coups de chapeau; les cochers même sont polis et leurs bêtes profitent de la bienveillance générale.

J'ai passé la soirée du dimanche dans un vaste parc, établi sur les accidents de terrain des anciennes fortifications. C'est le célèbre Tivoli, établissement unique en Europe, rendez-vous de toutes les classes de la société, où tous les amusements imaginables se trouvent accumulés: concerts d'harmonie et de symphonie; acrobates, écuyers et danseurs de corde; théâtres et pantomimes; montagnes russes et carrousels, envahis depuis l'après-midi jusqu'à onze heures du soir; tirs à la carabine, promenades en gondoles ou dans des labyrinthes dont on cherche vainement l'issue; d'innombrables restaurants, depuis le berceau de verdure où l'homme du peuple prend un

verre de bière cu d'eau-de-vie ; où le campagnard et l'ouvrier du port incorporent consciencieusement une immense portion de Jordbäre med flöde (fraises à la crème) : depuis le modeste restaurant, où les familles d'artisans prennent du café et du gâteau, jusqu'aux palais de crystal et aux splendides bâtiments d'architecture mauresque, où la jeunesse dorée et les familles opulentes prennent des dîners recherchés. Et tout cela bien espacé et peuplé de quinze à vingt mille visiteurs de tout âge et de tout rang.

Un programme détaillé indique les différents amusements, ainsi que l'heure des représentations et exhibitions. Bien que l'entrée ne coûte que 50 öre pour un adulte, l'établissement donne un bénéfice de 20 à 30 °/₀ à ses heureux actionnaires. Point de police ; quelques surveillants attachés à l'institution servent bien plus à renseigner les promeneurs et spectateurs, qu'à réprimer des désordres ou des actes de vandalisme, dont le public ferait certainement justice lui-même.

Jamais je n'avais vu des masses populaires aussi polies et aussi décentes. La douce gaieté de ce peuple heureux, son respect pour le bien et même pour les aises d'autrui, forment un singulier contraste avec nos habitudes de turbulence et d'indiscipline.

Un grand nombre de soldats — dépourvus d'armes, sans que leur prestige militaire en parût diminué — se trouvaient mêlés à la foule ; j'étais touché de la satisfaction visible, presque de l'orgueil, avec lequel plusieurs de ces jeunes géants conduisaient leurs mères. C'est le Kasperle-théâtre et les échafaudages des acrobates qui attiraient surtout l'élément militaire. Dans toute cette longue soirée, terminée par une illumination féerique et par un feu d'artifice, je n'ai pas vu un seul homme ivre, je n'ai été témoin d'aucune polissonnerie de gamins ni d'aucune de ces indécences qui déshonorent nos fêtes et lieux publics. Dans un célèbre questionnaire électoral, on demandait « à quoi se

reconnaissait un homme vertueux » ; il suffit d'avoir assisté à une soirée populaire au Tivoli, pour appliquer cette flatteuse qualification ä la majeure partie du peuple danois.

Durant les belles soirées d'été, les futaies majestueuses et les charmants bocages des bois de Charlottenlund, Dyrehave, Jaegersborg, les beaux hôtels-restaurants échelonnés le long de la côte à Slukefter, Skovshoved, Bellevue, Torbäck, Skodsborg, etc., constituent le but des promenades de milliers de personnes qui prennent leur repas en plein air, entourées par un nombre prodigieux de moineaux familiers, et qui retournent à la nuit tombante par le chemin de fer, en voiture ou par bateaux à vapeur.

On ne saurait se faire une idée, sous notre climat, de la clarté douce, du charme pénétrant et des splendeurs de ces nuits, courtes et chaudes, qu'il m'a été donné d'admirer le long du Sund sous les ombrages de Klampenborg et de Charlottenlund, sur les bras

de mer qui baignent Stockholm, autour des chûtes de Trollhättan et des baies calmes et majestueuses de Throndhjem! Je me plais à répéter que la douceur, la politesse, la droiture de cette population essentiellement *comme il faut*, rehaussent les attraits de cette belle nature ; pas de cohue, point de hâte bruyante pour arriver le premier. Chacun se range spontanément dans l'ordre d'arrivée; les enfants même ne témoignent pas plus d'impatience que les parents. J'ai vu tel soir à la gare de Charlottenlund des milliers d'excursionnistes, attendant patiemment et de bonne humeur qu'un des interminables trains qui passent toutes les demi-heures, put les emporter. En Belgique et en France, il aurait fallu des barrières solides et un nombreux personnel, pour retenir et diriger l'aveugle impulsion d'une pareille foule. Ici, un seul portier, que la houle de notre peuple souverain aurait submergé en un clin d'œil, faisait avancer ou arrêter sur place, par un simple geste, la foule

compacte des voyageurs, attardés par un encombrement exceptionnel.

Ce caractère national d'aménité et de douceur, qui à l'occasion n'exclut nullement l'énergie, se réflète dans les goûts des Danois. Tout en aimant, en confondant même quelque peu dans un même culte la bonne chère et la belle nature, ils adorent la musique et les fleurs. Partout où des musiciens se font entendre, on trouve une foule compacte et attentive ; au Café National, restaurant en face du Tivoli, aussi remarquable par son style et son heureuse situation que par l'élégante décoration de ses salles et la bonne qualité des consommations, il n'y a plus de place à trouver le soir, aux heures du concert.

Quant aux fleurs, on croirait que dans tout le Nord elles font partie du mobilier de la maison et de la toilette des dames. Celles-ci ne sortent pas de chez elles, et surtout, ne se mettent jamais en voyage, sans un petit bouquet. L'horticulture doit

compter parmi les industries lucratives, à en juger par les richesses florales, mises en vente à Copenhagen, Kristiania, Bergen, Throndhjem et les principales villes de Suède. Il est vrai que la touchante habitude de garnir les tombes de fleurs, en absorbe dans plusieurs villes une quantité tellement forte que les cimetières sont devenus de véritables jardins. J'ai remarqué qu'on affectionne dans la partie septentrionale surtout, les fleurs rouges, les géraniums, glayeuls, sauges, capucines de cette teinte.

Dans tous les parcs, autour de presque tous les monuments on voit de magnifiques parterres, fort bien entretenus et respectés par les passants, malgré l'absence de barrières protectrices. Quelques squares sont plantés avec un véritable luxe, non-seulement dans les capitales, mais dans de petites villes, comme Malmö, Jonköping, etc. Autour des plus petites gares, établies dans le Nord de la Suède au milieu de véritables forêts vierges, on a planté de petits parcs,

garnis de fleurs et de massifs qu'on est tout étonné de voir dans ces âpres solitudes. Dans la plus humble chaumière, dans les huttes des gardes-barrières, là où le mobilier rudimentaire est réduit au plus strict nécessaire, les fenêtres sont garnies de quelques pélargoniums, géraniums, fuchsias, résédas, giroflées, etc. —

Le paupérisme n'existe pas en Danemark; l'aisance générale est attestée par le genre de vie des classes inférieures et par l'état extrêmement florissant des caisses d'épargne. La moyenne de la fortune nationale y est peut-être plus grande que partout ailleurs, même dans l'opulente Angleterre, où des millions de déshérités végètent à côté de quelques milliers de fortunes colossales. Une vie matérielle convenable est d'autant plus facile à réaliser en Danemark, que les salaires, grâce à l'abondance du travail agricole, sont assez élevés et que la riche production du sol, les perfectionnements de fabrication, l'honnêteté des intermédiaires

assurent l'exellente qualité des denrées de grande consommation. Les dépenses de luxe sont modérées par un sage esprit d'économie, dont une administration intelligente, probe et parcimonieuse donne l'exemple.

La tendance au bien-être matériel trouve un autre contrepoids dans la culture intellectuelle de la nation. Les classes inférieures reçoivent une solide instruction primaire, grâce à la fréquentation scolaire obligatoire et aux tendances naturelles de ce peuple réfléchi. (1) L'existence et la situation satisfaisante de beaucoup de sociétés de secours mutuels prouvent que la solidarité et la prévoyance n'y sont pas de vains mots. Les classes supérieures cultivent avec fruit les sciences, dans toutes leurs applications modernes. Les vitrines des libraires sont garnies des meilleures productions littéraires

(1) Conscrits illettrés : 0,72 °/o. En Belgique les statistiques de 1883 donnent les résultats suivants: 15. 38 °/o de conscrits totalement illettrés; 3. 12 p. c. sachant lire ; 48. 42 sachant lire et écrire ; 33.08 p c. ayant reçu une instruction plus complète.

de l'Allemagne, de l'Angleterre et même de la France; les bibliothèques publiques et les musées comptent parmi les plus riches des Etats secondaires ; l'Université est fortement fréquentée ; le Jardin botanique le grand hôpital de Copenhague, l'asile d'aliénés de Roeskilde, etc., peuvent être considérés comme des établissements modèles. L'instruction générale et spéciale des médecins, avec lesquels j'ai eu l'honneur de me rencontrer, m'a paru bien supérieure à celle des praticiens d'autres pays. (1)

Un ardent patriotisme est l'apanage de toutes les classes, rapprochées par le service militaire obligatoire: l'histoire nationale, avec ses souvenirs de grandeur et de revers, est familière à tous. Peu de pays ont été éprouvés en ce siècle, comme le Danemark: privé successivement en 1807 de sa

(1) Il n'y a presque pas d'exemple que des étudiants échouent aux examens, pourtant bien sévères. — Il ne suffit pas que les épreuves écrites (totalement abolies chez nous !) aient été approuvées par le Jury universitaire: des censeurs spéciaux doivent les revoir et y appliquer leur visa responsable.

flotte par les Anglais, de la Norvége en 1814 par la coalisation anglo-russe, du Schleswig-Holstein en 1864 par la Prusse et l'Autriche, momentanément unies, cette vaillante petite nation ne s'est pas laissé abattre. Une constitution très libérale (datant de 1866), l'union intime entre la dynastie et le peuple, la richesse nationale dûe au travail, soutient les Danois qui du reste n'ont jamais succombé qu'à une supériorité numérique écrasante. *Gloria Victis!* Ils ont foi dans l'avenir qui leur restituera peut-être un jour les 200,000 compatriotes du Schleswig du Nord, qu'une délimitation vicieuse et l'exécution incomplète du traité de Prague leur a enlevés. Ils craignent et détestent au fond le gouvernement allemand, mais ne témoignent ni froideur ni ressentiment à d'inoffensifs voyageurs de cette nationalité.

L'armée et la marine se trouvent en bon état, et les déclamations de la secte socialiste contre le budget de l'armée sont

restées inefficaces. Il suffit de voir la physionomie concentrée des enfants et de leurs parents, qui dans les musées s'arrêtent de préférence devant les scènes de la guerre de Schleswig-Holstein, pour constater que les regrets des Danemanen gardent toute leur vivacité, et que l'armée et la marine restent populaires dans toutes les classes de la société.

Les prédications radicales contre l'intervention de l'État dans l'enseignement n'ont pas obtenu plus de succès. Son abdication produirait en cette matière de tristes économies; tout comme l'abolition de l'armée permanente avec l'inconséquence choquante du service obligatoire, sans aucune espèce de tempérament, ne ferait que grossir le budget de la défense nationale. Jusqu'à présent le parti radical, ou plutôt internationaliste, par conséquent dépourvu du sentiment national, n'a pu agir tant soit peu que sur l'ouvrier agricole du Jutland, la partie la moins fertile du royaume. Mais le bon sens des

Danois, l'existence d'une bourgeoisie agricole, les relations cordiales entre travailleurs et maîtres, l'absence de la grande industrie et du fléau du paupérisme ont empêché l'Internationale rèpublicaine de pousser de fortes racines dans les classes ouvrières.

Le Danemark est un pays de grande culture; 75 °/₀ du sol y sont cultivés, contre 12 °/₀ en Suède et 3 °/₀ en Norvège. Malgré l'étendue des côtes et les qualités éprouvées des marins danois, les habitants sont plutôt des agriculteurs que des pêcheurs: sur 1000 habitants 442 vivent de l'agriculture, 200 de l'industrie et des manufactures, et seulement 81 du commerce et de la navigation. On s'explique aisément par l'absence de mines et de chûtes d'eau, pouvant être utilisées comme force motrice, que la grande industrie n'a pu s'implanter en Danemark.

L'exploitation d'amas de chinaclay dans plusieurs îles a fait éclore quelques grandes fabriques de porcelaine. Le commerce est florissant à cause des importations

et exportations considérables : la production industrielle des céréales [1] et farines, du bétail et du beurre [2] alimente le commerce maritime et entretient l'aisance générale.

**
*

Avant de revenir aux curiosités de la capitale, jetons un coup d'œil sur les lois politiques du Danemark. Le *Folkething*, chambre des communes, et le *Landthing*, l'équivalent de notre Sénat, forment ensemble le *Rigsdag*. Le premier compte 102 membres, nommés pour trois ans par le suffrage universel ; le deuxième se compose de 12 membres nommés à vie [3] par le roi, et de 54 citoyens, choisis par le suffrage à deux degrés parmi les plus imposés. Le Folkething est renouvelé

(1) Notamment du seigle, de l'orge et surtout de l'avoine.

(2) On exporte annuellement en Angleterre pour environ 50 millions de francs de beurre ; pour 2 millions et demi d'œufs, etc.

(3) Toutefois, ils doivent abandonner leur siège, s'ils viennent à perdre leur droit d'éligibilité par l'acceptation de fonctions publiques, s'ils sont déclarés en tutelle ou en faillite, ou bien coupables d'un acte déshonorant.

intégralement ; le Landthing par moitié tous les quatre ans.

Les membres des deux chambres touchent pendant la session une indemnité de six kroners par jour (moins de 8 f. 50 c.) Les députés sont éligibles à 26 ans; mais on ne devient électeur qu'à trente ans. Encore faut-il avoir résidé un an dans la même commune, ne recevoir aucun secours ou avoir restitué les secours, reçus antérieurement. Les serviteurs qui n'ont aucun domicile autre que celui de leurs maîtres, sont également exclus de l'électorat.

Les villes sont conservatrices; ce sont les campagnes qui donnent la majorité au parti avancé, dit *gauches réunies* (voreende venstre), parti analogue aux *Bondevenner* (amis des paysans) de la Norvège et au *Landmanspartiet* en Suède. De là, des conflits perpétuels entre le ministère, appuyé sur le Landthing, et le Folkething qui aspire à la prépondérance.

La représentation légale des minorités,

introduite partiellement déjà en 1866, empêche heureusement l'écrasement d'un parti par l'autre. Voici son mode de fonctionnement: le nombre des bulletins, déposés et mêlés dans une urne, est divisé par le nombre des membres à élire dans un collège, et le quotient, ou chiffre proportionnel, sert de base. Dès qu'un candidat a obtenu ce chiffre au dépouillement, il est déclaré élu.

Si le nombre requis de représentants n'a pas été obtenu, l'élection a lieu à la majorité des suffrages acquis, pourvu qu'ils dépassent la moitié du quotient. Pour les élections à faire au sein des chambres, le scrutin de proportion est de rigueur, dès que quinze membres le demandent. La minorité est donc certaine de figurer dans toutes les commissions.

Le budget est déposé sur le bureau du Folkething à l'ouverture de la session. Les comptes annuels sont vérifiés par une commission, composée de deux membres de chaque Chambre. La loi de finance pour

1884-85 accuse une recette de 54 millions de kroner et une dépense de 52 millions. L'administration est économique, puisque la liste civile et les apanages des princes, le Rigsdag, le Conseil d'Etat et tout ce qui se rapporte aux Affaires Étrangères, coûtent ensemble moins de deux millions de couronnes.

Presque tous les Danois appartiennent à la confession luthérienne : il n'y a qu'environ 3000 catholiques, 4000 Juifs et un certain nombre de protestants dissidents. Je m'explique difficilement le chiffre très-élevé des *suicides*, mentionés dans toutes les statistiques (Lombard, Morselli, Legoyct, etc.)

L'habitude d'une existence aisée et heureuse, une certaine indifférence religieuse, la contagion de l'exemple amènent-elles des défaillances à la première adversité ? Il est certain que les suicides (presque tous par la pendaison) sont plus fréquents dans la mauvaise saison, de Décembre en Mai, et sont commis surtout par des hommes de

40 à 70 ans. On compte en Danemark 268 suicides par million d'habitants, contre 17 en Espagne, 35 en Ecosse et dans la Belgique Wallonne, 46 dans l'Italie supérieure, 72 en Angleterre, 74 dans la Belgique flamande, 84 en Suède, 90 en Bavière, 131 en Norvège, 133 en Prusse, 150 en France et en Autriche, 300 en Saxe.

*
* *

Copenhague et ses environs possèdent un grand nombre de palais, servant de musées pour les collections nationales, ou de demeure pour les membres de la famille royale. Leur architecture peu artistique ne relève d'aucun style précis, sauf celle de la Rosenborg, château bien situé et construit dans le style hollandais de la renaissance. Il contient le musée des Souverains, une riche collection de reliques dynastiques dont la Frederiksborg, après son achèvement, sera la continuation.

Du château de Frederiksberg, situé

à l'extrémité du faubourg du même nom et contenant l'Ecole Militaire, on jouit d'une très-belle vue sur le Sund, par-dessus la ville. L'Amalienborg, agglomération de palais, encadrant une jolie place octogone, sert de résidence d'hiver à la famille royale. L'extérieur comme l'intérieur en est d'une grande simplicité. La Kristiansborg, bâtiment de dimensions colossales, abrite les deux Chambres, la Cour suprême, le musée de peinture, la vaste bibliothèque royale, etc.

Dans le Palais du prince on a logé les musées éthnographique et archéologique, les médailles, gravures, etc. Les premières collections sont fort riches et si intelligemment classées, que les catalogues constituent de véritables cours d'archéologie scandinave et d'éthnographie. Dans les galeries de tableaux on peut étudier les productions des peintres du Nord, des scènes d'intérieur, des paysages suédois et norvégiens, les hauts faits de guerriers ou de chasseurs, et surtout, les exploits de leurs héros

mythologiques, de Thor, Baldur, Odin, des Walkyries, etc. Les principaux peintres scandinaves, dont les œuvres sont éparpillées dans les musées de Copenhague, Stockholm, Bergen et Kristiania, et qui sont bien plus appréciées en Allemagne que chez nous, sont les Danois Bloch, Lorentzen, Melbye, Ekenberg; les Suédois Wahlberg, Malmström, Bergh; les Norvégiens Hanssens, Frich, Tidemand, Munthe, Gude, Dahl, etc.

Le plus intéressant musée de Copenhague est indubitablement celui de Thorwaldsen, statuaire d'un génie antique qui a légué à sa ville natale la plupart de ses chefs-d'œuvre, et dont le tombeau se trouve au milieu de ses créations artistiques. Le palais affecte la forme d'un temple antique, orné (!) à l'extérieur de fresques fort naïves, figurant le retour du grand artiste et la translation de ses œuvres.

Les bas-reliefs du Jour et de la Nuit, des quatre Ages et des Saisons, et

surtout le triomphe d'Alexandre à Babylone (1) sont universellement connus. Brillant bien plus par la noblesse gracieuse des formes que par l'énergie de l'expression et la hardiesse des contours, il affectionnait plutôt l'allégorie et la sculpture religieuse que les scènes d'histoire. Pourtant le beau Lion de Lucerne, érigé en l'honneur des Suisses tombés pour la défense des rois de France, respire l'énergie autant qu'une mâle douleur.

Pour terminer l'énumération sommaire des curiosités de Copenhague, il ne reste à mentionner que les parcs, la Bourse et quelques églises. Ces dernières sont peu remarquables, sauf l'église dite « de Marbre » monument inachevé, dont la construction

---

(1) Thorwaldsen a traité plusieurs fois ce sujet: le véritable original se voit à la Villa Carlotta, sur le lac de Côme. Il avait été commandé par Napoléon; mais le gouvernement de la Restauration avait été assez mal avisé, pour refuser à l'artiste déjà célèbre les fonds nécessaires à l'achèvement de l'immense bas-relief.

Le Comte Sommariva obtint pour 100,000 francs ce chef-d'œuvre de la sculpture moderne et la France en fut privée à tout jamais, car les lois italiennes interdisent toute exportatiou d'œuvres d'art anciennes.

est dûe à la générosité d'un bourgeois. De pareilles manifestations de patriotisme ne sont pas rares en Danemark : la belle statue de l'amiral Tordenskjold, la reconstruction et la décoration de la grande salle de Frederiksborg, etc., sont dûes également à la générosité de particuliers. (1)

Deux tours d'une structure bizarre, la tour ronde de l'église de la Trinité et celle du Saint-Sauveur (Vor-Frelser) offrent une belle vue sur les environs de la capitale. Une troisième tour originale, formée par les circonvolutions de trois queues de dragons, est celle de la Bourse, belle construction dans le genre de la Rosenborg. Tous les parcs publics sont tracés et plantés avec goût : outre le Jardin botanique, il faut citer le Parc de Rosenborg, le Parc Oerstädt, de Fréderiksberg et le jardin du Tivoli.

(1) Surtout du Dr Jacobsen, propriétaire de la grande brasserie de Carlsberg, où il a créé pour ses ouvriers des caisses de prévoyance, salles de lecture, etc.



III

LA SUÈDE MÉRIDIONALE, LES LACS WETTEREN ET WENERN, GÖTEBORG ET TROLLHATTAN.

Pour se rendre de Copenhague en Suède, on peut passer le Sund vers Malmö ou vers Helsingborg, ou bien s'embarquer pour Göteborg. J'ai préféré la première route, qui permet de bien voir le panorama de la capitale, vu de la mer. De Malmö j'aurais pu me rendre en 18 à 20 heures à Stockholm; mais voulant réserver la visite de cette capitale pour la fin de mon voyage, j'ai

passé la nuit à Nässjö que, sur la foi de Baedeker, je croyais être une ville, mais qui se trouvait être une misérable bourgade, avec des auberges en planches.

Dans la Scanie (Schonen), entre Malmö, Lund, Eslöf et Hessleholm, il y a de grandes fermes et la terre est bien cultivée. Un intelligent fermier m'a dit qu'il expédiait chaque semaine, durant 4 à 5 mois, un millier de kilogrammes de beurre et de fromage à Londres; mais dans le Smaland, la province voisine, la voie ferrée ne traverse que de sombres forêts de pins, entrecoupées de marais, bruyères, blocs de rochers erratiques et de quelques maigres champs, gagnés sur la forêt dérodée. C'est un aspect désolant qui rend à la longue tout mélancolique.

De Nässjö je me suis dirigé le lendemain par Jonköping, fort jolie ville au bord du Lac Wetteren, sur Falköping. Je comptais me rendre à Lidköping, au bord du Wenern, pour visiter de là un promontoire, appelé Kinnekulle, renommé pour la chaleur de son

sol et une végétation quasi-méridionale. Le défaut de coïncidence des trains et la perspective de passer la majeure partie de la journée dans de petites gares, m'a fait changer d'itinéraire et adopter la direction de Falköping à Göteborg.

La beauté des paysages parcourus fait oublier les tristesses du Smaland ; de nombreux groupes d'habitations, l'agriculture, l'industrie et la navigation animent cette partie du West-Götland. Les lacs Wenern et Wettern sont de véritables mers intérieures, reliées par une ligne navigable non interrompue avec Göteborg, sur la mer du Nord, et avec Söderköping, à l'extrémité d'un fjord de la Baltique. Le tout forme le Göta-Kanal, long de 385 kilomètres, dont 88 creusés artificiellement et pourvus de 57 écluses. Le parcours en barque à vapeur de Göteborg jusqu'à Stockholm est de deux jours et demi, durée qui ne paraît pas être compensée par l'agrément du voyage, sauf en quelques endroits.

Depuis le lac Mälaren jusqu'au Göta-Elf, débouché du lac Wenern, la Suède méridionale est traversée par une dépression diagonale, vestige évident d'un ancien détroit maritime qui a disparu par le soulèvement du continent.[1] Dans la profondeur des grands lacs on trouve encore des mollusques maritimes, semblables aux espèces qui peuplent les mers polaires, et qui se sont insensiblement habitués à vivre dans de l'eau de moins en moins salée. Les preuves de l'adaptation des êtres aux milieux dans lesquels ils se trouvent, abondent en zoologie et en botanique.

Göteborg, entouré de collines rocheuses et couvertes de villas, est situé à une assez grande distance de la mer, sur le cours du puissant et majestueux Göta-elf. C'est

(1) L'abaissement de la Baltique, déjà signalé par le célèbre physicien Celsius (qui fut blâmé pour cette hérésie par le Parlement en 1730), fut fixé par Linnée à 1 1/3 mètre par siècle. Aujourd'hui il est prouvé que ce n'est pas la mer qui se retire, mais que c'est la terre qui s'exhausse: les lignes d'érosion le long des côtes ne sont ni parallèles ni équi-distantes.

peut-être la ville la mieux bâtie et la plus riche de la Suède : partout on remarque de beaux hôtels, de splendides monuments publics, de magnifiques boulevards. Beaucoup d'embellissements, des écoles, musées, sociétés d'agrément, etc., sont dûs à la libéralité de ses riches marchands. (1) C'est dans cette ville que la propagande contre l'abus des boissons alcooliques a obtenu ses premiers résultats pratiques; nous parlerons du système dit « de Göteborg, » à propos des lois qui règlent le débit des spiritueux en Norvège.

Par bateau à vapeur, ou par chemin de fer, on arrive en quelques heures à Wenersborg, bâti à l'extrémité sud du lac. Tous les touristes s'arrêtent à l'avant-dernière station, à Trollhättan, qui, avec les dérivations du Göta-elf, ses nombreuses et puissantes chûtes, sa longue série d'écluses, ses usines

(1) L'un d'eux a fait les frais de la célèbre et fructueuse exploration de Nordenskjold.

et collines boisées, forme un ensemble d'une splendeur peu commune. La société du canal y a fait ériger un exellent hôtel, mais la plupart des voyageurs ne séjournent à Trollhättan que le temps nécessaire à la visite des chûtes. J'ai eu l'avantage de pouvoir y passer plus d'un jour et d'examiner à l'aise cette belle scènerie.

La diversité d'aspect des chûtes, soit qu'on les regarde le soir ou le jour, de près ou de loin ; leur grand nombre et la grande variété de leur configuration ; les forêts environnantes, plantées en parc; les rochers polis par d'anciens glaciers, m'ont laissé de profonds souvenirs. Ce n'est pas la hauteur des chûtes qui frappe ; c'est l'immense volume d'eau qui écume partout, qui ruisselle des nombreuses scieries, qui se précipite dans des écluses abandonnées, véritables gouffres de plus de trente mètres de hauteur ; c'est l'entrechoquement de chûtes naturelles et industrielles ; c'est le contraste de la nature, si calme en amont

et en aval, là où la rivière s'élargit en lacs paisibles, avec le bruit assourdissant des cataractes et des usines. Deux lignes d'écluses colossales, de véritables escaliers de géants, rachètent pour la navigation la différence de niveau. Il y en a jusqu'à onze qui se suivent, de façon que du bas on voit s'élever les navires jusqu'au sommet des collines. Le trajet dure environ deux heures et demie. En Ecosse, au Fort Augustus sur le canal Calédonien, j'avais déjà vu une disposition décorative de ce genre, mais sur une moindre échelle.

Ce qui gâte un peu le spectacle de cette belle nature, c'est l'affluence d'enfants qui s'offrent comme guides, ou qui cherchent à vendre des photographies. Ils sont pourtant moins importuns que leurs congénères du Midi ou de la Suisse. Dès l'arrivée à Malmö, on peut juger du contraste entre la jeunesse suédoise et danoise : la première est plus remuante, et laisse beaucoup à désirer au point de vue de la propreté et des

vêtements. En Danemark on ne voit pas d'enfants déguenillés, et en Norvège, malgré la pauvreté du pays, l'enfant montre toujours un extérieur décent et une dignité étonnante.

Comme il y avait beaucoup plus de Suédois que d'étrangers à l'hôtel, j'ai pu observer leurs habitudes gastronomiques. J'ai goûté du *Brandvinbord* ou *Smöregast* qui est presque une institution nationale en Suède et en Russie ; c'est une table garnie de différents flacons d'eau-de-vie et de plats froids, jambon, renne fumé, pâté aux harengs, sardines, anchois, saumon fumé, pain suédois sous forme de galette brune, (Knäcke-bröd), etc. Avant le dîner, les hommes prennent une collation, tout en devisant debout autour de la table. Je puis affirmer que ceux qui avaient stationné le plus longtemps au Brandevinbord, ne se levaient pas les premiers de la table à dîner. En Suède, la table d'hôte est inconnue ; on ne dîne qu'à la carte. —

De Göteborg on peut se rendre à Kristiania par bateau à vapeur, à travers le fouillis d'îles et d'écueils qui bordent les côtes, ou bien par chemin de fer. Me trouvant déjà à Trollhättan, je n'avais qu'à continuer ma route par Wenersborg et Mellerud, puis, obliquant à gauche, par Frederikshald, Frederikstadt, et Moss. A la première gare norvégienne, après Mon, on peut déjà juger de la différence considérable que présentent les allures des deux peuples, entre les Suédois vifs, généralement élancés, et les Norvégiens sérieux jusqu'à la gravité, silencieux, d'une mise fort simple, de taille plutôt au-dessous de la moyenne. La tenue des soldats accentue encore davantage ce contraste : l'uniforme du Suédois est brillant, quelque peu théâtral même ; celui du Norvégien est sombre et d'une simplicité presque pauvre. Ils me rappelèrent la différence d'aspect qui frappe le voyageur à la frontière Italo-Suisse, entre l'honnête soldat de la Confédération, économiquement habillé, et le brillant troupier italien.

La première ville norvégienne est Fredrikshald, surmonté par la pittoresque petite forteresse de Fredriksteen. On y voit un monument érigé par l'armée suédoise au roi Charles XII, tombé au siège de la forteresse en 1718. La mémoire de ce roi, aventurier héroïque, type accompli de la race suédoise avec ses qualités et ses défauts, est restée chère à l'armée et au peuple. Entre Fredrikshald et Fredrikstadt la voie ferrée traverse le Glommen, puissant fleuve qui descend du Jemtland et de la province de Throndhjem et qui forme à Sarpsborg une chûte imposante. Le chemin de fer, posé sur les piles exhaussées d'un pont déjà existant, passe au-dessus de la cataracte et permet un coup d'œil étonnant sur les rapides du fleuve, la chûte et les nombreuses scieries qu'elle anime. La jolie ville de Fredrikstadt est située à l'embouchure du Glommen; comme presque toutes les villes de la côte, elle s'enrichit par le commerce des bois bruts ou ouvragés. De cette ville jus-

qu'à Moss, on longe la baie de Kristiania, belle par ses contours tourmentés, par ses fjords latéraux, ses îles et son mouvement maritime. Aussi vaut-il mieux quitter le chemin de fer à Moss, prendre passage sur un des steamers qui font plusieurs fois par jour le trajet jusqu'à Kristiania, et jouir du spectacle de cette grande ville dominant le golfe, sur le bord septentrional duquel elle se développe en courbe étendue et gracieuse.

On voit rarement une union aussi intime de la mer, d'îles, de montagnes vertes ou rocheuses, de rives abruptes ou en pente gazonnée. Protégée contre la houle par les méandres du golfe et par ses nombreuses îles, la mer est comme un lac, encadré au nord par la ville qui se continue à l'ouest par des faubourgs, villes, villages, havres, le long desquels court le chemin de fer de Drammen.

Ce sont les environs qui constituent le charme principal de Kristiania. La ville

s'élève graduellement au Nord jusqu'à Sint-Hanshaugen (colline Saint-Jean), siège du réservoir de la distribution d'eau, d'où l'on voit toute la ville et une partie du fjord. Deux lieues plus loin, vers le Nord-Ouest, se trouve un chalet, appelé Frogner-Saeteren, où tous les étrangers se font conduire et qui est dominé lui-même par la Tryvandshoï, colline de 542 mètres d'élévation, d'où l'on jouit d'une vue magique sur toute la longue baie de Kristiania au sud, sur les montagnes neigeuses du Télémarken à l'ouest et sur celles du Valdersdal au Nord-Ouest. La route ne passe pas loin de l'asile de Gaustad, intéressant à visiter pour un médecin aliéniste.

La visite de Oscarhall, château royal, bâti en style Tudor sur la presqu'île Bygdö, au milieu d'un beau parc, constitue une autre excursion intéressante. De petites chaloupes à vapeur font le service de toute la côte. De la terrasse de la tour on voit en face la forteresse Ackerhus et la partie sud-est de

la ville qui s'échelonne sur des promontoires rocheux. Les appartements du château sont décorés avec goût et remplis de souvenirs de famille. On y remarque entre autres richesses artistiques les scènes de la vie du paysan (Norsk Bondeliv), peintes par Tidemand, et de beaux paysages de Frich.—

En dehors des marchés, l'activité de Kristiania se concentre principalement dans la longue Karl Johanns-gade qui coupe la ville de la gare Est jusqu'au château royal, à l'Ouest. Le palais du roi et celui du Storthing, [1] l'autorité monarchique et la liberté démocratique, ont l'air de se défier ; l'aspect gai du château moderne, placé sur une hauteur, et le style sombre et sévère du palais législatif contrastent d'une façon significative. Entre ces deux constructions importantes, se trouve l'Université, en face de laquelle on a planté un joli parc. Autour de l'Université sont groupées les différentes

(1) Parlement norvégien.

collections, musées de peinture et d'éthnographie, dans lesquelles les peintres scandinaves et les antiquités du Nord sont largement représentés. Parmi les curiosités rarissimes, enfouies sous un hangar vulgaire, se trouvent deux bateaux des anciens Vikinger, avec des boucliers en bois et autre attirail de guerre, débris précieux, trouvés dans des tourbières. Ces navires, dont l'un est très-grand et assez bien conservé, datent probablement du 9e ou du 10e siècle ; leur gouvernail se trouve sur l'un des côtés longs, d'où le nom de Steerboard.

Une institution bien remarquable de Kristiania est la cuisine à vapeur (Dampkjökken), où la classe ouvrière et le monde des employés trouvent une excellente nourriture, d'un bon marché incroyable, surtout si l'on considère le comfort des installations. Cuisine, salles, servantes, tout est d'une propreté scrupuleuse. Plus de 2000 personnes y déjeûnent et dînent tous les jours ; un plus grand nombre de personnes emportent,

ou font chercher leurs aliments. dans des gamelles jaugées. Le menu du jour et du lendemain, ainsi que les prix, étant affichés aux portes, on ne perd pas de temps en explications : on paie à un guichet avant d'entrer, et l'on restitue dans les salles le jeton reçu. On est servi immédiatement, sur de belles tables en marbre blanc ; car il n'y a que deux espèces de jetons, donnant droit à un nombre fixé de plats. J'y ai mangé, au milieu d'un millier d'ouvriers, dignes et propres, le potage national au gruau et au jus de groseilles, de l'excellent pain et une énorme ratatouille aux pommes de terre, veau et jambon, le tout pour 37 centimes. Il y a de l'eau à discrétion ; ceux qui veulent se donner le luxe d'un verre de bière, peuvent en obtenir une demi-bouteille ; mais je n'ai vu personne en prendre. Ceux qui emportent leur repas, paient encore moins cher, parcequ'ils ne consomment pas de pain et ne nécessitent aucun service. Beaucoup de bourgeois font chercher au Damp-

kjökken des plats supplémentaires ; car les visites imprévues ne sont pas rares dans ce pays hospitalier. La vente des confitures, marmelades et jus de fruits paraît donner de beaux bénéfices, à cause de la pureté de ces produits qui les font rechercher partout.

Au début, en 1858, la société croyait fonder un établissement philanthropique et avait fixé des prix vraiment dérisoires. Mais la dignité des ouvriers norvégiens ne leur permettant pas d'accepter la charité, l'affaire a langui, jusqu'à ce que les actionnaires eurent décidé de calculer leur bénéfice à 5%, amortissement compris. Dès lors la vogue et le succès sont venus.— J'ai visité un établissement analogue, mais beaucoup plus modeste, à Throndhjem.—

On a essayé à Kristiania la création d'un Tivoli, dans le genre de celui de Copenhague. Il ne pouvait réussir dans un pays, où le besoin d'amusements publics ne se fait guère sentir, où la plus stricte économie prévaut dans toutes les classes, et où l'esprit de

famille domine les relations sociales. Dans toutes les villes scandinaves du reste, même dans les capitales animées du Danemark et de la Suède, on ne se distrait qu'en famille. Il est rare que les messieurs seuls aillent au restaurant ou au café; « faire le soir son estaminet » y est tout-à-fait inconnu.

En mentionnant encore le beau Vor Frelser Gravlund (le cimetière Saint-Sauveur), immense parc fleuri, j'aurais épuisé tout ce que la capitale de la Norvège offre de particulier, si une belle Exposition industrielle, que j'ai visitée deux fois, ne me fournissait l'occasion de parler des branches d'industrie, cultivées en Norvège. L'impression générale ne pouvait être que favorable à ce pays; le bois dans toutes ses applications et transformations, depuis les allumettes et le gros papier d'emballage, fabriqué avec la sciure de bois, jusqu'aux maisons complètes, envoyées démontées au-delà des mers; tout ce qui est nécessaire à la navigation, barques de pêche, cordages et voiles; des pièces

mécaniques pour mines et navires; des pelleteries, voitures, blocs de granit poli, y tenaient la première place. Des machines fort ingénieuses enlevaient des pins de l'eau, dans laquelle ils étaient censés flotter, les empilaient régulièrement ou les plaçaient sous la scie. Des machines à laver et à sécher attiraient surtout l'attention des ménagères qui ne se lassaient pas de les voir fonctionner

Les deux grandes industries qui font vivre la Norvège, sont l'exploitation des richesses forestières et la navigation; l'agriculture et tout ce qui s'y rattache, est restée jusqu'à présent l'accessoire. Les ancêtres des Scandinaves, attirés vers la mer, cédant au besoin d'expansion des hommes du Nord, écumaient leur domaine liquide. Depuis les marées humaines qui se sont élancées de la Chersonèse cimbrique ou des forêts du Gothland; depuis les hardis exploits des Danois et des Normands, les Scandinaves ont continué à s'épandre avec des allures de moins en moins

sauvages. Le christianisme, introduit vers l'an 1000, l'épuisement du pays par le départ des essaims et par de sanglantes guerres intérieures, et les progrès de la civilisation générale ont transformé insensiblement ces forbans en matelots et en travailleurs paisibles. Au 13e et au 14e siècle, bien avant Christophe Colomb, ils ont encore colonisé le Groenland, le Canada et tout le littoral jusqu'à la hauteur de la Pensylvanie actuelle. Mais ce n'est qu'en Islande, l'Ultima Thulé de l'Europe, que la race Norske s'est conservée pure.

La tentation de courir le monde a été léguée aux Norvégiens de nos jours par les anciens Vikinger[1], tout comme les Allemands ont hérité l'instinct de migration de leurs ancêtres. Aujourd'hui des courants pacifiques de Scandinaves et d'Allemands

---

[1] de *Viken*, golfe, nom qui se retrouve dans beaucoup de localités situées le long des côtes ou des fjords: Sundviken et Sandvik n, Vikensund, Hölleviken, Bräviken, Laurvik, etc.

vont mettre en valeur et civiliser les immenses régions du Farwest, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Des colonies florissantes de Suédois et de Norvégiens existent dans les Etats de Minnesota, Jowa, Illinois, Wisconsin. On en compte un million aux Etats-Unis, dont 40000 dans la seule ville de Chicago; un nombre extraordinaire de fonctionnaires des Etats-Unis appartiennent à cette race industrieuse et loyale. Dans les villes de Makaret, Norsewood, etc., situées dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, tout le monde parle danois.

Plus de 100,000 Norvégiens vivent encore aujourd'hui de la mer, comme matelots ou comme pêcheurs; la flotte marchande de ce petit pays, montée par 60,000 marins, a été longtemps la troisième, après les marines de l'Angleterre et des Etats-Unis. Leur goût natif, l'étendue de leurs côtes, les nécessités des exportations et des importations, la rudesse du climat continental de l'intérieur, tout enfin les pousse vers l'océan. Il n'existe

point de ville dans l'intérieur de la Norvège, et celles de la côte ne vivent que du commerce maritime. L'exportation du bois alimente surtout les ports du Sud, Fredrikstad, Drammen, Laurvik, Skien, Arendal, Kristiansand, etc. Dans les ports du Sud-Ouest et de l'Ouest c'est le poisson qui est le principal article de commerce, sauf à Throndhjem qui, depuis l'achèvement du chemin de fer jusqu'à Oestersund et Stockholm, devient un grand centre d'exportation pour les bois du Nord de la Suède, dont les ports restent longtemps gelés.

Le pin scandinave est fort apprécié à cause de sa dureté: le sol rocheux et la rigueur du climat ont pour effet de rendre les anneaux ligneux qui grossissent annuellement les troncs, plus minces et moins saturés de sève. J'ignore si l'exploitation se fait partout rationellement; j'ai vu bien des versants complètement dérodés, et j'ai appris que le Gouvernement achète les forêts mises en vente, pour modérer les ravages de la hache

de Saint-Olaf qui figure dans les armoiries de la Norvège, comme emblême des terrains agricoles gagnés par ce roi sur la forêt vierge. Outre le profit d'une exploitation régulière, l'Etat se protège contre les funestes effets du déboisement sur le climat et sur le régime des eaux. Sur les lignes Suédoises j'ai remarqué en beaucoup d'endroits des haies à claire-voie, échelonnées obliquement en plusieurs rangées, pour protéger le chemin de fer contre la neige que les vents accumulent aux endroits, où la forêt n'offre plus une protection suffisante.

Le grand nombre de rivières et de lacs permettent le transport économique des pins, amenés le plus souvent par le flottage jusqu'à l'usine et au lieu d'embarquement. J'ai vu en Thélémarken de larges gouttières, longues de plusieurs kilomètres avec une pente suffisante, servir à la flottaison. D'autres fois ces gouttières, alimentées par des ruisseaux, dépassent les chûtes, pour que les bois ne se brisent pas con-

tre les parois de l'abîme. Chaque exploitant imprime sa marque à sa marchandise qui est universellement respectée. — On jugera de l'importance de ce commerce, par le chiffre de 57 millions de francs, valeur du bois exporté en 1882.

Un autre commerce d'exportation qui tend à prendre de grandes proportions, est celui de la glace, renommée pour sa pureté. Quantité de navires norvégiens et américains exportent des cargaisons de cette denrée qui est devenue un objet de consommation usuelle, surtout en Amérique.

*
* *

Pour se rendre de Kristiania à la côte Ouest, on peut choisir entre différentes routes, aisées à vérifier sur une carte même peu détaillée : la navigation côtière, bien organisée en été ; ou bien la voie ferrée qui va par Eidsvold et Röras à Throndhjem, par la vallée du Glommen et le long du Dovrefield. Dans le premier cas, on ne voit pas du tout l'intérieur du pays, et dans le second,

on aperçoit à vol d'oiseau, aux deux extrémités du voyage, des vallées cultivées et vers le milieu, un plateau aride et désolé.

Pour juger la Norvège et ses habitants, il faut la traverser par l'une des trois routes, tracées à grands frais à travers le Gudbrandsdal, le Valdersdal, ou le Hallingdal. La première passe par Eidsvold, le grand lac Mjösen, Lillehammer, Dovre, la vallée de la Rauma et le Romedal vers le Moldefjord; la deuxième par le Randsfjord, le Vangsmjösen à Lördalsören, sur le Sognefjord; la troisième par Hougsund, le lac Kröderen, Bjöberg à Häg et Lördalsören. On peut varier la route initiale, par exemple prendre le chemin de fer jusqu'à Eidsvold, traverser le Mjösen et revenir de Gjövik à Odnäs, à l'extrémité du Randsfjord ; ou bien, aller de Kristiania à ce lac en voiture, par le Krogkleven, ou en chemin de fer par Drammen et Hönefos ; ou bien encore, descendre à la station de Heen, traverser le lac Spirillen et retrouver le Valdersdal à Frydenlund.

Sur le conseil d'un fabricant belge, qui parcourt presque chaque année une partie de la Norvège, j'ai préféré la route du Valder, sur laquelle j'ai greffé bien des excursions latérales.

De Kristiania à Drammen et Hougsund, le chemin de fer parcourt un pays bien cultivé et fort pittoresque; de Hougsund, un embranchement mène à Kongsberg, pays de mines et entrée de la province de Thélémarken. Je désirais voir le célèbre Rjukan-fos (chûte fumante), près du mont Gausta, voyage qu'on ne peut faire qu'en carriole ou *Skyds*. C'est une espèce de cabriolet à deux roues, approprié aux chemins de montagne; on se trouve moitié assis, moitié à cheval sur un petit siège élevé, les jambes appuyées sur deux étriers, ou ballant dans le vide, pour se délasser. La longueur exagérée des brancards remplace les ressorts, souvent absents: le harnachement est réduit à un minimum qu'on jugerait dangereux chez nous. On conduit soi-même, à moins qu'on ne veuille

confier ce soin au *Gut*, garçon juché sur une planche de derrière et chargé de reconduire le véhicule au relai précédent, mais qui ne peut apercevoir les obstacles de la route, qu'en se plaçant debout, et en aplatissant la valise, amarrée sur la planche. Les Norvégiens, pratiques en tout, ne prennent que de petits coffres en bois, cerclés en fer, qui résistent autrement que nos sacs et mallettes aux continuels changements de position du petit cocher. On trouve aussi des cabriolets ordinaires à deux places, appelés Stoolkjärren ; mais l'emplacement pour le bagage est tout aussi restreint. Il importe en conséquent que le voyageur en carriole ne prenne qu'une valise, ne dépassant pas les dimensions de la planche, environ 75 centimètres sur 30 ou 40.

Les petits chevaux du pays méritent une mention spéciale. Le *Norske hest*, généralement couleur café au lait, de petite taille, d'une grande vivacité et d'un heureux caractère, est fort dur à la fatigue et aux intem-

péries de l'air. Il est l'ami de ses maîtres qui ne le surmènent jamais. En cours d'un voyage d'une certaine durée, on le laisse reposer 3 à 4 heures par jour, quelle que soit l'impatience du voyageur. Comme la bête obéit à la voix, on ne confie jamais de fouet au voyageur ; tout au plus lui donne-t-on une badine, coupée du premier arbuste de la route Le cheval norvégien n'aime pas la montée ; lorsqu'elle est raide, il la parcourt en zig-zag, pour adoucir les pentes (ce qui peut devenir dangereux au bord des précipices), ou bien il s'arrête en fixant le voyageur, jusqu'à ce que celui-ci soit descendu. Par contre, dans les descentes les plus abruptes, ils vont avec une rapidité effrayante, à travers pierraille et fondrières. C'est alors qu'on apprécie l'élasticité des brancards démesurés. Il existe une autre race de chevaux à robe plus foncée, un peu plus forts, qu'on réserve pour les lourdes voitures de voyage. Lorsque ces excellentes bêtes ne sont pas attelées, on les

laisse pâturer dans les taillis, avec des entraves en fer aux pieds de devant. C'est un singulier spectacle que de voir surgir en route un cheval, sautant à cloche-pied et essayant de se cabrer à la vue d'étrangers; ou de les voir galoper sans bride aucune, en avant de leurs confrères moins heureux, attelés à leur place. Dans le Valdersdal, j'ai fait une partie de la route dans une calèche de rencontre, louée en commun avec d'autres touristes. Pour ménager ses chevaux, le patron en louait tous les jours deux autres pour quelques heures et pendant ce temps, ses belles petites bêtes gambadaient en avant en toute liberté!

Le long de la plupart des routes, tous les 30 ou 40 kilomètres, le gouvernement a subsidié des relais postaux, servant d'hôtels pour les voyageurs. Dans ces solitudes, la dissémination des habitants et la rareté des voyageurs d'autrefois excluaient l'initiative privée et justifiaient l'intervention de l'Etat. Dans les stations fixes (*fast* que les anglais

ont traduit érronément par *rapides*, contre *slow, lent*) le propriétaire doit avoir par devers lui un certain nombre de chevaux disponibles. Lorsqu'ils sont tous utilisés, il peut requérir ceux des paysans qui reçoivent alors la rémunération fixée par la loi. Le tarif est équitable; on paie un peu plus en montant qu'en descendant. Le voyageur inscrit dans un registre l'heure de son arrivée, la direction à prendre et le nombre de chevaux demandés; il peut prévenir par message ou télégraphe. Comme les habitations sont rares et qu'il faut chercher souvent les chevaux dans les bois; comme à certains moments l'affluence des voyageurs est considérable, des heures peuvent se passer, avant que le voyageur soit mis à même de continuer son voyage. Aussi est-il recommandé partout de se mettre en route de bonne heure, pour se trouver parmi les premiers inscrits à chaque station. Le voyageur inexpérimenté ou peureux qui se sera pourvu d'un courrier, reste naturellement affranchi de tout souci, quant aux moyens de locomotion.

Cette précieuse institution des relais s'applique également au passage des lacs et rivières, à l'aide des *boot-* ou *vandskyds*, également tarifés. Là où ils n'existent pas officiellement, dans des régions désertes et peu fréquentées, il suffit d'allumer un feu de broussailles : à ce signal, des passeurs, souvent des enfants, viennent offrir leurs services.

*
* *

Le trajet de Kongsberg à Tinoset se fait presque toujours sous bois, le long de rivières rapides, servant au flottage ; point d'habitations, en dehors des auberges qui sont de véritables caravanserails. Celle de Bolkejö s'élève sur un petit plateau gazonné, d'où l'on aperçoit des étages de montagnes et de lacs, échelonnés à des hauteurs différentes. Des voyageurs se plaignent dans leurs descriptions de la pauvreté des approvisionnements culinaires : je ne m'en suis pas aperçu. Il est vrai que plusieurs familles avaient élu domicile dans cette charmante oasis.—

Parti en barque du petit village de Tinoset, à 4 heures du matin, je comptais arriver vers 10 heures à l'extrémité Nord du lac, pour atteindre le Rjukanfos après 3 heures de voyage en carriole et à pied; refaire le même chemin en sens inverse, et retourner le soir à Tinoset par un petit vapeur. Un ouragan y mit obstacle ; après bien des péripéties, nous fûmes obligés d'aborder vers midi dans une petite crique, avant d'avoir parcouru la moitié du trajet. Le Tinsö, long de 30 à 40 kilomètres, est bordé presque partout de rochers à pic qui nous avaient empêché de prendre terre plus tôt. Après avoir tiré la barque sur la rive, ce qui me permit de constater le mauvais état de l'embarcation, nous avons escaladé la montagne pour chercher un abri et des vivres dans une métairie. On ne pouvait m'offrir que du gruau de millet, espèce de mortier dur qu'on ramollit dans de l'eau chaude, des tranches d'un fromage aigre, sur lesquelles on étalait une épaisse couche de beurre, du

pain norvégien, c'est-à-dire des galettes minces et résistantes comme une feuille de vélin, et un peu de café noir, sans sucre ni lait.

Malgré une faim prononcée, je ne pouvais avaler que le café. Je demandais d'être reconduit à Tinoset ce que mes deux rameurs refusaient avec des gestes énergiques; force me fut donc de passer la moitié de la journée avec ces braves gens qui montraient une curiosité intelligente et auraient bien voulu être renseignés sur les choses de la France et de la Belgique qu'ils confondaient. Ils aiment la France d'instinct, parcequ'ils n'ont rien à craindre d'elle, et qu'ils se souviennent de la révolution sociale de 1789. Lorsqu'en 1870 un ballon échappé de Paris assiégé vint se perdre dans ces parages, tout le pays fut en émoi ; l'on fêtait les hardis aéronautes, et l'on montre encore aujourd'hui l'endroit où la *Ville d'Orléans*, capitaine Rolier, est tombé des nues.

Après m'avoir gravement présenté sa carte

qu'il venait d'écrire sur un carré de papier, et avoir demandé la mienne en échange, le vieux paysan me conduisit par un chemin de montagne à une crique mieux abritée, pourvue d'une chaloupe plus solide, et j'obtins à prix d'argent d'être convoyé vers le petit steamer qui n'était en réalité qu'une vieille barque qu'on ne laisserait pas naviguer chez nous. Mais le Norvégien, âpre au gain, courageux jusqu'à l'indifférence, quelque peu fataliste même, use son matériel jusqu'à la corde. Je ne fus rendu à Tinoset que tard dans la soirée, fatigué et affamé. Ma chambre avait été cédée à d'autres, dans la supposition que je ne pourrais revenir le même jour ; et je dus me contenter de coucher avec deux autres voyageurs dans un corridor. Le lendemain j'aurais pu reprendre le petit vapeur et revenir le surlendemain soir ; mais j'ai préféré renoncer à cette excursion qui m'avait déjà coûté trois jours, et retourner à Kongsberg. J'y suis revenu par un autre chemin non moins beau, qui

me permit de voir la vieille église de Hitterdal, datant du 12e siècle et assez bien conservée, à cause de l'enduit goudronné et de l'avancement des toits qui protègent les pignons. C'est ce qu'on appelle une *Stavekirke*, entièrement construite en bois, dans un style tourmenté, en forme de pagode, avec un grand luxe de toitures, bizarrement sculptées, et un petit beffroi isolé (Stöpul ou Klockstapel). Il en existe encore un assez grand nombre en Norvège, à Reinlid, près Frydenlund, à Borgund, (Valders) et ailleurs. Des portails isolés sont conservés au musée de Kristiania.

Bien que je n'eusse pas atteint le but direct de ce petit voyage, il m'a laissé d'excellents souvenirs: il m'a permis d'étudier l'intérieur d'une famille norvégiene pur sang, et surtout, il m'a procuré l'impression profonde d'un parcours prolongé à travers les forêts silencieuses, où l'on n'entend que le bruit des feuilles et des branches, le murmure des eaux, le grondement des cascades

et l'appel éloigné des rares oiseaux. Cette excursion a fait revivre dans mes souvenirs une ancienne symphonie, intitulée « Un jour d'été en Norvège » ; je la comprends mieux aujourd'hui que j'ai vécu les sensations, peintes par le compositeur scandinave.

Le lendemain, j'ai quitté l'excellent hôtel de Kongsberg. Le chemin de fer m'a conduit à Hönefos, où l'on admire une fort belle chûte de la Bägna. Avant de me rendre au Randsfjord, je tenais à visiter le *Krogkleven*, montagne ravinée au bord du Tyrifjord que l'on atteint généralement, en allant de Kristiania à Sandviken et à Sundvolden. La montée s'accomplit commodément à cheval jusqu'aux Dronningens et Kongens-Udsigt (panoramas de la Reine et du Roi), d'où l'on plane sur tout le lac majestueux et sur le pays environnant, appelé Ringerike.

Revenu à Hönefos et à Randsfjord, terminus du chemin de fer, j'ai traversé le lac du même nom sur un petit steamer, encombré de voyageurs et de voitures. Je ne dirai pas

que le voyage d'Odnäs au Sognefjord fut une succession d'enchantements ; il y a eu des heures et des jours de pluie, des montées abominables dans des contrées désolées ; mais la somme des impressions heureuses dépassa de beaucoup la fatigue physique et morale. — La pente Est des Alpes Norvégiennes est en général fort douce, et l'on met infiniment plus de temps à la monter qu'à descendre le versant Ouest. La chaîne principale, couverte de neige dans son exposition Nord-Est, est moins pittoresque que ne le sont les chaînes et vallées latérales. Les Alpes Suisses sont incomparablement plus grandioses, mais les beaux sites norvégiens se prolongent sur des espaces bien plus longs.

Les noms indiqués sur les cartes entre Randsfjord et Laerdalsören indiquent, pour la plupart, non pas des villages, mais simplement des auberges, autour desquelles se sont groupées parfois quelques autres métairies. A partir d'Odnäs, on passe par

Tomlevolden, Sveen, le beau Sanatorium de Gravdalen, Frydenlund, un beau village, où débouche la route du lac Spirillen et où commence le véritable Valdersdal ; Fagerlund et Reien, le long du Strandefjord ; Fagernäs et Olken, points de départ pour les excursions dans le Jotunheim(1), amas de montagnes et de glaciers qui sépare le Valders du Gudbrandsdal ; Oïlo avec le Lofos et l'effrayante percée du Kvamskleven ; Grindaheim avec le beau lac Vangsmjösen que la route domine pendant bien longtemps ; Skogstad avec le Hölefos ; Nystuen, très élevé et surplombé encore par le mont Stugnäs, d'où l'on aperçoit les prestigieuses montagnes du Jotunheim et des Horunger ; Marystuen, déjà sur le versant Ouest, mais encore dans le stérile Fillefjeld ; Haeg où débouche la route du Hallingdal, et où l'influence du doux climat de l'Ouest se fait déjà sentir, avec la trouée du *Vindhelle*, une petite Via

---

(1) ou *Riesenheim*, demeure des géants.

Mala; Borgund avec sa ravissante Stavekirke, riche en sculptures fantastiques et en inscriptions runiques ; Husum et le ravin de Galder; Blaaflaten et Laerdalsören, village animé, étendu le long de la Laera et du Laerdalsfjord, où règne un mouvement incessant de voyageurs arrivant et partant, comme dans les hôtels du St-Gothard et du Simplon. C'est le seul débouché vers l'Est des nombreux bras du Sognefjord; les autres ramifications remplissent des vallées étroites, de véritables fentes entre les montagnes, sans aboutir aux grandes routes de l'intérieur.

Une belle excursion de quatre jours, recherchée par les Alpistes, est le tour des Horunger, massif de montagnes entre les extrémités des deux embranchements, appelés Aardalsfjord et Lysterfjord. Je n'ai parcouru qu'une partie du dernier, jusqu'à Maryfjaeren, d'où une bonne route traverse le Jostedal jusqu'à Kroken, dans le voisinage du beau glacier Nigardsbrae, l'une des terminaisons du puissant massif du Jostedalsbrae. Le Fjaerlandsfjord,

une branche septentrionale du Sognefjord, s'étend jusqu'aux glaciers sud de ce massif, le Suphellebrae et le Bojumsbrae, faciles à atteindre, car le bateau à vapeur stationne six à sept heures à Fjaerlund. Le plus beau des embranchements du Sognefjord est sans conteste le Nérofjord, bifurcation de l'Aurlansdfjord, profondément encaissée au milieu de hautes montagnes pittoresques, percées de vallées latérales plus étroites encore et sillonnées de cascades, peu fournies en été, mais tombant d'une hauteur prodigieuse. Il aboutit à Gudvangen, la meilleure route vers Bergen et le Hardangerfjord. Le Nérodal, continuation du fjord, est une véritable merveille : la vallée paraît entièrement obstruée, en arrière par les rives rapprochées du Nérofjord, en avant par le Stalheimskleven, paroi immense et abrupte, dans laquelle on a su tracer un bon chemin, formant seize spires. De chaque côté de la montagne s'élance une belle chûte, dont l'aspect varie à chaque tournant de la route. Du sommet sur lequel

bêtes et hommes vont prendre un repos mérité, la vue s'étend sur le Nérofjord et sur un fouillis de montagnes vers le Hardangerfjord, bien éloigné encore.

Si l'on s'est assuré au débarcadère de Gudvangen d'un cabriolet et d'un bon cheval, on peut atteindre Vossevangen en 6 heures. C'est un gros bourg, pourvu de plusieurs bons hôtels et relié à Bergen par un chemin de fer, tracé en tire-bouchon, pour suivre les sinuosités des lacs et des petits fjords et pour éviter des tunnels longs et coûteux. Il en existe néanmoins une cinquantaine sur 107 kilomètres de voie ferrée. — J'étais heureux de trouver à Vossevangen des correspondances et des journaux dont j'avais été privé depuis douze jours, et de prendre quelque repos au milieu de cette belle nature. L'hôtel était rempli de voyageurs, en majeure partie Anglais ; mais notre gros et jovial hôte trouvait moyen de contenter tout le monde. Est-ce le bien-être relatif, ou l'état de saturation, créé par les déplacements

continuels ? Est-ce la pluie qui tombait drûe le lendemain, ou la crainte de manquer de loisirs pour le restant du voyage ? je pris le parti de renoncer à la visite du Hardangerfjord, avec ses merveilles, le Sörfjord jusqu'à Odde, les glaciers du Folgefond, les magnifiques chûtes du Lotefos, Skäggedalsfos et surtout du Vöringfos. Je me rendis donc directement à Bergen que j'avais compté aborder par mer, en suivant les sinuosités du vaste Hardangerfjord.





VI

BERGEN. CLIMAT ET VÉGÉTATION DE L'OUEST.

Bergen, belle par sa situation entre la mer, plusieurs lacs d'eau douce et les collines environnantes sur lesquelles s'échelonnent un grand nombre de villas, est la seule ville notable de la Norvège, où l'on ne soit pas frappé du silence de la foule ni de la gravité propre à ce peuple : les habitants sont gais et hospitaliers, les rues sont mouvementées, le port animé. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir observer le marché aux

poissons du samedi : quantité de barques spacieuses, venant des îles et chargées de harengs, maquereaux, sardines, rougets, morues, etc., accostent à un pont qui fourmille de ménagères et de revendeuses. Les patrons font semblant de ne pas écouter celles qui essaient de marchander, mais servent les autres avec un empressement poli. En une couple d'heures, toute la marchandise est vendue, l'argent placé ostensiblement dans un gros sabot ou dans un coffre peint aux couleurs gaies, et la barque nettoyée. Les femmes ou filles des pêcheurs, parées de leurs plus beaux atours, ont fait leurs courses et emplettes en ville, les embarcations sortent du port et l'après-midi le quai est redevenu libre. Il ne reste plus au marché contigu que les marchandes de légumes et de fruits, dont la plupart sont également venues par eau, exposant leurs cerises, groseilles et petites poires dans des coffres peinturlurés. L'osier et la vannerie doivent être rares, car j'ai vu bien peu de paniers en Norvège ; les

femmes portent généralement de charmantes petites boîtes en bois, avec couvercle et anse, bariolées d'arabesques en couleurs ou imprimées au feu.

Presque toutes les maisons bourgeoises de Bergen sont construites en solives et planches, peintes en couleurs claires. Pour diminuer le danger des incendies, fléau des villes du Nord, on a tracé dans les nouveaux quartiers des rues larges, entrecoupées de nombreuses places, nommées Almenningen. Les jolies villas des environs sont presque toutes en bois, mais gracieusement découpées et décorées ; avec la belle verdure qui les enveloppe, elles offrent en été un aspect vraiment méridional.

Bien que nous nous trouvions ici d'un degré plus au nord qu'à Saint-Pétersbourg, la végétation est splendide, grâce au climat humide et chaud que le Gulfstream procure à la Norvège occidentale. C'est ce courant d'eau chaude qui rend habitable cette immense étendue de côtes dont la température

moyenne est de $+6^{\circ}$, qui permet aux moissons de mûrir et qui assure l'existence des pêcheries, l'industrie nourricière des Norvégiens. L'eau chaude de la surface entre dans les fjords, défendus par leurs seuils contre l'eau froide des profondeurs; l'eau salée reste tellement au fond de quelques fjords abrités qu'on trouve à leur surface jusqu'à un mètre d'eau douce, déversée par les rivières. La ligne isotherme qui passe par le cap Nord (71°) descend au 63e degré vers Oestersund en Suède; et celle des îles Loffoten (68°) s'abaisse vers Abö en Finlande (60°). Tandis que le lac Mälar et la baie de Kristiania, situés au 59° de latitude Nord sont pris chaque hiver par les glaces, les ports de Bergen, Throndhjem, Tromsö, Hammerfest, les innombrables fjords jusqu'à l'Est du cap Nord restent ouverts à la navigation. Aussi, la Russie convoite-t-elle la partie septentrionale de la Norvège, le Finmarken, qui se trouve en relations commerciales suivies avec Archangel, et qui

est habitée par la même population que la Laponie Russe. Ce sont les Finnois et les Lapons, bergers ou pêcheurs, débris de la race mongole, refoulée par les Aryens. Les Lapons finlandais sont surtout attirés vers le port Vadsò, dans le Varangerfjord qui ne gèle jamais. Les frontières Est de la partie septentrionale ont été inspirées par la Russie, qui en a exclu la Suède et qui s'enfonce comme un coin entre celle-ci et la Norvège jusqu'à la hauteur de Tromsö.

Le climat doux et humide de l'Ouest favorise la culture des fleurs et des fruits, abondants jusqu'au-dessus de Throndhjem et jusque dans l'Altendal (70°). Les cerisiers portent des fruits jusque sous le 66e degré ; les groseillers, fraisiers, myrtilliers, framboisiers, jusque près du cap Nord.[1] Les fruits sont tellement abondants et de si longue durée, grâce à l'humidité de l'air, qu'ils sont

---

[1] La ronce fausse mûre (rubus chamæmorus) est extrêmement abondante dans le sol marécageux; on la mange sous le nom de *Multebär* avec du lait froid et du sucre, en quantités prodigieuses.

fort bon marché et à la portée de tout le monde. Plus petits que ceux de nos latitudes, ils possèdent un arôme fort prononcé, dû, tout comme l'éclat extraordinaire des fleurs, à la longueur des jours. Le soleil du sud crée le sucre, la lumière du Nord l'arôme et la couleur. Les longues journées favorisent une abondante élaboration d'oxygène et d'ozone[1]; or, les feuilles, fleurs et fruits sont des êtres tissés d'air par la lumière, comme l'a dit un physiologiste allemand. Les fleurs des champs (dents de lion, bouillon blanc, épilobium, rose canine, etc.) sont presque méconnaissables ici, tant leurs feuilles sont grandes et sombres, et leur coloris vif. Les rares légumes participent à cette exubérance d'arôme, et contractent un goût âcre. La brièveté des nuits réduit à un minimum la déperdition de chaleur, dûe à l'irradiation du sol ; elle favorise également la fonte des neiges dans l'intérieur et contribue

(1) De l'oxygène électrisé.

de cette façon à l'irrigation du pays. Cette durée extraordinaire de l'action solaire allonge virtuellement l'été : il ne faut pas plus de temps à l'orge pour mûrir dans la région septentrionale de la Scandinavie que dans d'autres parties de l'Europe. Seulement les semences doivent s'acclimater et s'habituer à cette intensité de fructification. Ce qui rend une mauvaise récolte doublement désastreuse, c'est que des graines venues de l'étranger ne donnent la première fois que des produits médiocres.

* *
*

Les touristes se plaignent de la fréquence des pluies, tombant en été à Bergen ; on dit qu'il y pleut 300 jours par an. J'ai expérimenté cet inconvénient plusieurs fois par jour, depuis Vossevangen jusqu'au cap Statte : les vapeurs chaudes du Gulfstream, condensées par les sommets des énormes glaciers du Jostedal, se résolvent en eau. Mais une matinée et même une journée de

pluie peut très bien être suivie par une belle soirée, circonstance à considérer pour les excursions projetées. —

Le musée de Bergen est un des rares monuments de la ville, bâti en granit. Il contient une belle collection de la faune norvégienne, des armes, bijoux et ustensiles des anciens Scandinaves, parmi lesquels nombre de hanaps et de cornes à boire.

Parmi les curiosités de Bergen il faut citer encore les deux hôpitaux de lépreux, bâtis en dehors de la ville, dans un site charmant. En l'absence du médecin, pour lequel j'avais une lettre d'introduction, une infirmière fort intelligente m'en a montré tous les détails. Bien qu'habitué à la vue des misères humaines, jamais je n'en avais vu une accumulation pareille. Des centaines d'hommes et de femmes de tout âge, beaucoup d'une vieillesse anticipée, offraient toutes les formes de cette hideuse *Spedalsked*. Beaucoup de personnes croient la lèpre éteinte; mais elle règne encore en Norvège, en Islande,

dans les provinces russes de la Baltique, sur les bords du Don, dans les îles de la Grèce, en Sicile, en Espagne, « (le mal des Maures), » au Brésil et dans la Guyane, en Chine et surtout au Japon, enfin partout où l'alimentation est insuffisante et où le poisson constitue la nourriture principale. L'hérédité de la lèpre a été nettement démontrée ([1]) ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les nombreux émigrants norvégiens en aient importé le germe dans leurs établissements aux États-Unis et dans la nouvelle Zélande.

Après de longs prodrômes vagues et variés, les téguments des mains, de la face et d'autres régions se tachent, s'épaississent ou deviennent insensibles (forme tachetée, tuberculeuse ou anesthésique) ; les paupières et les lèvres se déforment d'une façon caractéristique ([2]); le sérum du sang diminue, les enveloppes

([1]) Le microbe de la lèpre, bacillus lepræ, a été isolé.

([2]) Dans le livre de Job se lisent ces mots si vrais « à peine mes lèvres couvrent-elles mes dents. »

des cordons nerveux (névrilemme) s'épaississent, les organes des sens et les centres nerveux s'atrophient, et les malheureux succombent aveugles et idiots. J'en ai vu à toutes les phases de la déchéance physique et intellectuelle ; mais on n'y entend aucune plainte, pas une récrimination. La vie y est douce : les locaux sont gaiement aménagés, les soins affectueux et tout-à-fait gratuits. En présence d'un danger de dégénérescence nationale, ce peuple, si fanatique de la liberté, n'a pas hésité à couper le mal dans sa racine et à colloquer leurs concitoyens lépreux dans cinq hôpitaux spéciaux, éparpillés le long de la côte Ouest [1].

---

(1) La lèpre se rencontre surtout entre les 59° et 69° latitude Nord, principalement dans le Bergenhus septentrional (jusqu'à 11.36 par mille). Les mesures sanitaires, appliquées avec sévérité, ont amené une diminution notable : de 1.91 par mille en 1856, le chiffre des lépreux est descendu à 1.17 °/oo en 1870 et à 1.03 °/oo en 1874 ; de 2847 en 1856 à 1832 en 1874. Depuis, la progression favorable s'est accentuée encore.

Au Japon on a tellement peur de l'introduction de la lèpre dans une famille, qu'avant de se marier, on exige des témoignages formels que la lèpre n'existe pas parmi les ascendants des futurs époux (Dr Wernich, Geographisch-Medizinioche Studien. Berlin 1878.



VII

LÉGISLATION SANITAIRE.

MESURES CONTRE L'ABUS DES SPIRITUEUX.



Un coup d'œil sur la législation sanitaire de la Norvège (¹) ne constituera pas une digression inutile; elle pourrait servir de modèle à bien des nations qui se croient plus avancées en civilisation. — Toute la Norvège est divisée en 139 districts médicaux, ayant chacun à sa tête un médecin

(¹) Dr Dahl, Lois sanitaires, dans *Le Royaume de Norvège*, par Broch, ancien ministre 1876. Dr Bentzen, La prophylaxie des maladies contagieuses en Norvège, Revue d'Hygiène 1882 p. 574

cantonal (Distrikts-laage), nommé par le Gouvernement. Le budget comprend annuellement 13 à 1400,000 francs, pour payer cette organisation médicale. Sans cette mesure de prévoyance, il est peu probable que des praticiens iraient se fixer dans des solitudes où la population est clair-semée et pauvre, et où il faut parfois deux jours pour faire visite à un seul malade. Le même inconvénient et la même organisation existent pour les soins à donner par les sages-femmes (Jordmoeder, c'est-à-dire, mère de la terre). — Chaque commune ou canton rural doit avoir une commission de salubrité, composée du médecin, de l'ingénieur, d'un magistrat et de trois citoyens au moins. Ils doivent formuler des règlements appropriés qui acquièrent force de lois après l'approbation royale. Lorsqu'un propriétaire, chef de famille ou médecin a connaissance d'une maladie contagieuse ou maligne, il doit en informer le président, et prendre en attendant toutes les mesures préliminaires

d'isolement. En cas d'épidémie, le Comité est presque omnipotent : il peut nommer des surveillants, des médecins auxiliaires ; il peut installer des hôpitaux provisoires, au besoin par expropriation, et rendre l'entrée obligatoire à ceux qui ne peuvent être traités ni isolés convenablement chez eux ; il règle les enterrements, fait procéder aux désinfections, etc. Toute infraction aux décisions du Comité est punie d'une amende qui peut aller jusqu'à 1100 francs. Pour la prompte exécution des mesures, le président a sous ses ordres tout un personnel, dont plusieurs sous-officiers.

Pour empêcher la diffusion des germes contagieux, on a été jusqu'à essayer l'emploi contre certaines maladies (scarlatine, variole, etc.) de médecins spéciaux, auxquels il est interdit de traiter d'autres cas de maladies durant l'épidémie. On vaccine et l'on revaccine tous les habitants d'une maison où la variole a éclaté ; les enfants des maisons infectées ne peuvent aller à l'école, tant que le danger de transmission subsiste.

La même surveillance stricte s'exerce en cas d'affections puerpérales : une sage-femme peut être suspendue, si c'est par sa négligence que les accouchées sont devenues malades.

Cet ensemble de mesures rigoureuses, jugées nécessaires pour le bien du peuple, et librement acceptées par les Norvégiens, témoigne d'une vraie sollicitude pour la santé publique. Aussi la statistique mortuaire de 1870-1879 a-t-elle été beaucoup plus favorable que celle de 1860-1869 ; la mortalité des enfants est descendue jusqu'à 11 %, contre 15 à 20 %, taux ordinaire de la mortalité infantile.[1] C'est d'autant plus heureux que la natalité est peu élevée en Norvège, à cause de l'émigration et de la navigation incessante des hommes valides. La variole est devenue rare, à cause de l'extinction des contages et de la vaccination

---

(1) Sur mille enfants en dessous d'un an, il en meurt en Norvège 104; en Suède et Danemark 136; en Angleterre 154; en Belgique et en France 173-180; en Hollande 196; en Italie 223; en Suisse; 298; en Bavière 323; à Paris 462! (Bouchardat, de l'excessive mortalité des jeunes enfants, 1880)

générale qui ne rencontre aucune opposition aveugle ou intéressée. —

Se rapprochent également des mesures d'hygiène publique les lois sur le débit des boissons spiritueuses ([1]). Mais pour préciser les restrictions apportées en Norvège, je dois remonter aux mesures prises contre l'alcoolisme en Suède.

La production de l'alcool, accessoire prétendument indispensable à l'agriculture, allait grandissant jusque vers 1830, surtout dans les distilleries agricoles : l'accise était insignifiante, le droit de débit nul, au-dessus de 2 1/2 litres. Il y avait 173,000 distilleries et une partie des salaires étaient payés en eau-de-vie ! Les funestes effets de l'alcoolisme amenèrent une réaction, la formation de sociétés de tempérance ([1]) et des essais de limitation légale. Par la loi de 1855 les

([1]) Rapport de la Commission de l'Assoc. Allemande contre l'abus des alcooliques. Bremen 1883. — M. Cauderlier, les boissons alcooliques et leurs effets sociaux. Bruxelles 1884, pp. 12-15.

distillateurs ne pouvaient plus vendre que 40 litres au minimum, élevé plus tard à 250 litres. Les débits furent soumis à une concession préalable, et des avantages furent accordés aux sociétés de tempérance qui les reprendraient.

Une loi de 1860 a supprimé toutes les petites distilleries et en a fait disparaître un certain nombre de grandes. L'accise qui n'avait rapporté en 1837 que 1,100,000 kroner, en produisit près de 16 1/2 millions en 1881. Le droit de débit ne fut accordé qu'aux concessionnaires qui s'engageaient à payer pour une vente annuelle de 3000 litres en ville et de 1500 litres à la campagne, ce qui supprima d'un seul coup tous les petits débits.

Dès 1865, une société de Göteborg tentait d'absorber successivement toutes les concessions. Étant devenue maîtresse de la situation,

(1) La première société de tempérance se constitua en 1837 sous la présidence de l'illustre chimiste Berzélius.

elle créa des établissements avec des locaux confortables, où les visiteurs, au lieu d'être excités à la consommation, trouvaient des affiches et des illustrations, tendant à les éclairer sur les dangers de l'alcoolisme ; des journaux et livres que le plus modeste ouvrier peut lire, sans rien consommer ; des aliments de bonne qualité avec des boissons variées (café, lait, eaux gazeuses).

Les spiritueux, bien que dépouillés par des rectifications perfectionnées de leurs éléments les plus nuisibles, ne sont plus livrés après 7 heures du soir en hiver, 8 heures en été ; ni après 6 heures la veille des fêtes et dimanches (1). Les gérants des débits, bien payés par la société, n'ont aucun intérêt à débiter des alcooliques ; bien au contraire, puisqu'ils vendent les autres consommations à leur profit personnel.

(1) J'ai visité à Glasgow, un samedi soir, un débit de gin où les Irlandais, hommes et femmes, allaient se griser dans des boxes installées pour deux ou pour 4 personnes. Ils pouvaient cuver leur alcool le lendemain

Le bénéfice net est versé dans la caisse de la ville et consacré à des œuvres d'intérêt général, notamment à des institutions ouvrières. Les résultats moraux sont éclatants : la folie alcoolique a diminué de moitié, et les poursuites pour ivrognerie et tout ce qu'elle entraîne, au nombre de 3431 en 1855, sont tombées en 1880 à 2001, bien que la population de Göteborg fut plus que doublée ! — En 1875, des 89 villes suédoises, 58 avaient confié à des associations l'exploitation de leurs débits, avec les mêmes résultats heureux. A cause des habitudes enracinées, et de la résistance de quelques associations ouvrières, Stockholm n'eut qu'en 1877 ses *Utskängknings-Bolage* (*Brändvinsamlag* en danois).

La Norvège introduisit le système de Göteborg en 1871. Après la séparation avec le Danemark en 1814, la distillerie avait été rendue libre ; mais les inconvénients de la liberté de production et de vente furent tels qu'en 1845 et 1846 des lois

furent édictées, pour limiter le débit. La ville de Kristiansund adopta la première la réglementation suédoise, en la renforçant encore. Bergen suivit l'exemple en 1877, et aujourd'hui le système est généralisé partout, même dans le petit port de Vadsö, fréquenté par les Lapons. Dans toutes les villes norvégiennes, les gérants des débits doivent être agréés par les conseils communaux ; les heures de vente sont limitées, surtout les jours de fête et *de marché*. A Kristiansund, on a été jusqu'à imposer des verres spéciaux, et à limiter le nombre des verres que l'on peut servir à une même personne (un sur trois heures de temps). Les dettes de cabaret ne sont pas reconnues par la loi.

Le bénéfice total a été de 2,720,000 couronnes. Les actionnaires ne touchent qu'un intérêt convenu qui ne peut dépasser 6 %; le surplus est distribué par les sociétés mêmes à des institutions qui moralisent les ouvriers : asiles, bibliothèques, bains, sociétés

d'arboriculture, aux musiques militaires, à des colonies de vacances pour écoliers pauvres et malades, même aux théâtres nationaux. A Bergen, la société a installé des locaux d'attente pour ouvriers : c'est la bourse du travail ; tandis que dans les ports allemands, anglais, belges, etc., c'est au cabaret qu'on loue des brigades d'ouvriers et qu'on traite avec les équipages des navires. On devine aisément les conséquences sociales d'une pareille amélioration des rapports entre maîtres et ouvriers, matelots et capitaines.

Le nombre des habitants a augmenté ; les salaires se sont élevés dans de fortes proportions, à cause du développement de l'industrie et de l'impulsion donnée aux travaux publics ; et néanmoins, la consommation de l'alcool, avec toutes ses conséquences désastreuses, a diminué dans une proportion énorme. En 1833, la consommation était de 16 litres par tête ; en 1875, elle fut encore de 6 à 7 litres ; aujourd'hui elle n'est plus que de 3 1/2 litres par

tête contre 9 litres en Suède et 19 en Danemarck. (1)

Cela n'empêche que l'État et les communes ne retirent un revenu plus considérable qu'autrefois, (2) et qu'en définitive, tout le monde a gagné aux mesures restrictives. Cette branche de commerce est sortie des mains de cabaretiers mal élevés et cupides, pour entrer dans celles de philanthropes éclairés; par des mesures qui nous paraîtraient despotiques, la santé publique est protégée, l'esprit de famille se trouve raffermi, des goûts plus nobles sont éveillés chez l'ouvrier. Encore une fois, ce peuple d'hommes libres n'a pas hésité à porter le scalpel jusqu'à la racine du mal et à se soumettre à de

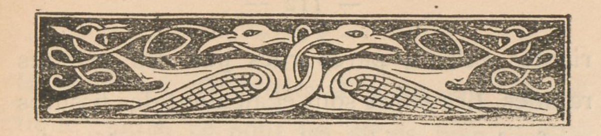
---

(1) Les statistiques officielles renseignent en outre une consommation de 20 litres de bière par tête de Norvégien. Le Belge boit 11.70 litres d'alcool et 240 de bière. La Norvège, pour près de 2 millions d'habitants a 1450 débits de boissons; la Belgique, pour une population triple, a l'avantage d'en posséder 125,000! (Les boissons alcooliques, par E. Cauderlier).

(2) L'État perçoit un droit de fabrication de 58 öre par litre; l'impôt atteignant un total de près de 12 millions de kroner. La commune perçoit un droit de débit de 18 öre par litre.

véritables mesures de salut public, pour sauvegarder la grandeur et l'avenir de la patrie. Il ne s'est pas amusé à discourir sur la liberté du commerce et l'injustice des impôts de consommation ; il ne s'est pas aventuré sur le terrain médical, en taxant l'alcool « d'aliment respiratoire » pour le travailleur : il a préféré agir avec résolution que discuter des théories aussi paradoxales que stériles.





VIII

FJORDS ET FJELDS. INDUSTRIE DE LA PÊCHE.

Avant de raconter mon voyage le long de la côte Ouest, je donnerai quelques généralités sur sa conformation géologique ainsi que sur les pêcheries, l'industrie vitale pour ces régions.

L'ensemble de la Norvège est constitué par de hauts plateaux intérieurs avec des sommets isolés, et des fissures plus ou moins abruptes qui conduisent des plateaux généralements arides, appelés *fjelds*, vers de

riantes vallées, parcourues par des rivières rapides. Les *fjords* sont également des fissures profondes, coupées dans les massifs des fjelds, mais remplies par la mer qui pénètre en maint endroit jusqu'à 150 kilomètres dans le continent, et s'irradie entre les soulèvements en embranchements multiples et capricieux.

L'étendue des côtes norvégiennes depuis Fredrikshald jusqu'au Jacobs-elv, à la frontière finlandaise, mesure environ 4400 kilomètres ; mais si l'on devait suivre toutes les indentations, on arriverait bien à 20,000 kilomètres. Cette conformation déchiquetée porte le nom de ciseaux, *skjären*.

Des découpures pareilles se voient aux Iles Feroër et Shetland, à la côte Ouest de l'Écosse *(firths)*, au Grönland, dans la Colombie anglaise et au Sud du littoral américain, en Patagonie. Leur origine est partout la même : elles ont été maintenues ouvertes par les glaciers. Ce qui le prouve, c'est que cela existe encore de nos jours dans

le Grönland septentrional et au pôle antarctique; puis, ce sont les stries bien visibles et le poli [1] que les masses en mouvement ont imprimés aux parois; et finalement, l'existence de moraines, éboulis de cailloux et de terre, auxquels s'ajoutent les blocs erratiques, transportés par les glaces. Ces moraines, portées jusqu'aux débouchés des fjords dans la mer, y ont formé des seuils, appelés *ponts de mer*, rendez-vous favori des morues. — Après le recul des glaciers, recul interrompu par quelques retours offensifs, commençait un double travail de remplissage.

Vers l'extrémité intérieure, les rivières amènent des alluvions, et du côté de la mer des dépôts maritimes se forment par le sable

---

(1) Les masses tournoyantes de glaces ont produit les stries courbes et concentriques sur les roches, ou bien, ont creusé ce qu'on appelle les entonnoirs ou marmites de géants (Jättegryter), excavations parfaitement polies, dans lesquelles on trouve d'immenses pierres roulées, dont les mouvements gyratoires ont usé la roche dure Ces deux phénomènes se voient très-bien aux affleurements de Trollhättan. — Ceux qui ont été à Lucerne, ont pu remarquer les beaux échantillons d'entonnoirs, au jard du Glacier, près du Lion de Thorwaldsen.

et la vase, provenant de l'usure des roches sapées par les vagues. Lorsqu'il n'y a pas de rivières (comme en Danemark), les dépôts de sables se forment d'abord du côté de la mer, et le fjord finit par devenir un lac. Dans l'un comme dans l'autre cas, les rives se régularisent lentement et se festonnent à la longue, sous l'influence des brisants, en ondulations plus harmonieuses. Les lacs italiens n'ont pas d'autre origine, malgré leurs contours gracieux. La durée de ce travail incessant n'est pas un facteur calculable : dans l'action des forces naturelles, le temps ne compte pas.

Dans certaines parties de la Scandivavie, couvertes par des blocs erratiques, les fjords déjà comblés se continuent à l'intérieur par des marais ou par des lacs. Mais les fjords de l'Ouest sont encore à peine adoucis; un grand nombre possèdent encore des parois à pente escarpée, et même des murailles verticales, par-dessus lesquelles de véritables rivières suspendues, s'élancent

directement dans la mer : tels sont le Nérofjord (Sognef.), les Sor-et Lysefjords (1), embranchements du Hardangerfjord.

L'impression que ces larges fossés ramifiés produisent sur le spectateur, n'est pas toujours agréable. Lorsque le premier plan manque, et avec lui le soleil et la perspective, on s'y trouve comme emprisonné et l'on ressent comme un étouffement. Lorsqu'il y a un avant-plan, comme un premier étage, on s'en est généralement servi pour y établir une route, pour l'assiette de laquelle on a du bien des fois faire sauter les rochers sur des espaces de plusieurs kilomètres.

Les abords des *Skjären* sont comme encombrés par les gigantesques éclats des découpures, tailladées dans le granit du continent : c'est le *Skjärgaard*,(2) une ceinture presque continue d'îles de toute grandeur et de toute forme, de montagnes insulaires,

(1) Le Lysefjord se trouve cité par Victor Hugo dans les *Travailleurs de la Mer*.

(2) Prononcez *Cheergord*.

de roches sous-marines, d'un archipel d'écueils. La chaîne n'est interrompue qu'en trois endroits : le long du Jäderen, contrée comprise entre le cap Lindesnäs et Stavanger (¹); autour du cap Statte, et entre le Moldefjord et Kristiansund.

On distingue la navigation *indenskjaerds* (entre le continent et les îlots, réservée aux petits navires), et *udenskjaerds*,(²) pour les grands vapeurs. En bien des endroits, à Statte par exemple, le parcours serait notablement abrégé et la sécurité augmentée, si les isthmes, rattachant les « ciseaux » à la terre, étaient coupés.

A la limite des îles et îlots on trouve des plateaux sous-marins, séjour des bancs de morues durant les quatre premiers mois de l'année. Immédiatement après les bancs, la profondeur de la mer augmente rapidement et sa température s'abaisse. Grâce au

(¹) Aussi, beaucoup de passagers descendent à Eckersund, pour se rendre à Stavanger par la ligne ferrée du Jäderen.

(²) En suédois : *indre* et *vägen*

Gulfstream, la superficie de la mer est plus chaude que la terre en ces parages, surtout aux endroits où la profondeur de la mer est moindre. De là cette quantité prodigieuse de morues près des Iles Loffoten, et des harengs le long du Nordland, où ces poissons trouvent une nourriture plus abondante et la chaleur nécessaire à leur reproduction. Pour des causes encore inconnues, leurs migrations se déplacent pendant un certain nombre d'années ; au commencement de ce siècle, le hareng avait disparu pendant plus de vingt ans du Skagerak, au grand dommage des pêcheurs suédois.

On voit que les pêcheries, l'industrie vraiment nourricière de la population du littoral norvégien, reposent sur des considérations géologiques. C'est la véritable agriculture des habitants de la côte : en janvier, plus de 20,000 pêcheurs se rendent aux Iles Loffoten, en avril vers Tromsoë. Les oiseaux qui pâturent sur les montagnes de morues (torsk-berg), la petite baleine

qui chasse les bancs de harengs (Silt) dans les fjords, avertissent les pêcheurs des richesses qui arrivent. Si leur matériel n'est pas suffisant, ils télégraphient à leurs ports d'attache, et des vapeurs rapides leur amènent un supplément de tonneaux, de sel, filets, etc.

Comme la pêche est industriellement organisée et que la morue norvégienne est meilleure que celle de Terre-Neuve (ne fut-ce que parce qu'on emploie du sel plus blanc), les ports de la côte Ouest approvisionnent presque toutes les nations catholiques de poissons conservés. C'est un phénomène curieux à constater, que le gain et presque l'existence de 100,000 protestants du Nord dépend en majeure partie de l'observance des jours maigres par les Espagnols, Italiens, Brésiliens, etc. Dans les derniers temps, les négociants de Bergen, Aalesund, Kristiansund, Tromsoë, Hammerfest ont trouvé des débouchés jusque dans l'extrême Orient. Une grande partie du hareng salé va en

Russie, par Archangel. La valeur des produits *exportés* de la pêcherie dépasse annuellement 40 millions de kroner!

Tout est utilisé dans l'industrie de la pêche aux morues: les usages de l'huile de foie sont connus; la laitance (rogn) est exportée en France, comme appât pour les sardines; les têtes, arêtes et autres débris, séchés et pulvérisés, constituent le guano de poisson, dont on vend des millions de sacs; le bétail du Nord a été habitué à se nourrir l'hiver de têtes de morue moulues; (1) enfin, on prépare en grand, pour les cuisines bourgeoises, des extraits de la chair des morues, homards, saumons, etc. Le vrai commerce est celui du *Klipfisk*, morue fendue et salée, dont les trois quarts sont consommés en Espagne, sous le nom de bacalao secco (de baculus, stock). On appelle

(1) Je lis dans les Campagnes d'Alexandre (par l'amiral Jurien de la Gravjère) que les matelots de Néarque, à court de vivres, étaient heureux de trouver chez les Ichthyophages du Golfe Persique du poisson pulvérisé que les indigènes mêlaient avec des céréales triturées.

Törfisk ou Rundfisk la morue restée plusieurs jours en route, et séchée à l'air sur les îles rocheuses; la majeure partie est réservée pour la consommation intérieure. Le Ludfisk est le poisson séché, qu'on trempe avant la cuisson dans la lessive de soude (asklud).

Le homard et le saumon fumé donnent également lieu à un grand commerce d'exportation. Le saumon se prend surtout à l'embouchure des fjords et des rivières à rapides, dont l'accès lui est facilité par des échelles à saumon. (1) On exploite la propension de l'animal à s'y élancer, en peignant grossièrement des cascades sur les rochers, derrière les filets.

---

(1) On en voit une à Sarpsborg, à côté de la majestueuse chûte du Glommen.





IX

BERGEN A THRONDHJEM. CÔTE OUEST.

J'ai quitté Bergen à minuit, sur le beau steamer Kong Halfdan qui se rendait avec un fort chargement de voyageurs et de marchandises à Throndhjem et dans les ports du Nord. Je m'étais attardé dans une villa des environs, chez une famille bien aimable, à laquelle j'avais été présenté. Mon retour précipité, la recherche du navire à son stationnement éloigné, mon aménagement au milieu de la nuit dans une petite cabine, déjà occupée par un autre

passager, le grincement des ancres et chaînes, le sifflement répété de la machine, la nouveauté de la situation, tout cela a troublé ma première nuit à bord. J'étais heureux de voir arriver le jour, pour examiner la côte bizarrement découpée et les îles pittoresques, entre lesquelles nous naviguions.

Chaque steamer est accompagné de deux pilotes qui se relaient et qui indiquent du haut de la dunette, par des gestes incompréhensibles pour le profane, la direction à imprimer au gouvernail. Ils sont complaisants envers les voyageurs discrets qui vont sur la passerelle et qui ne les importunent pas dans les passages dangereux.

On passe de grand matin devant l'entrée du majestueux Sognefjord, et vers midi devant le Nordfjord, pour ne citer que les golfes les plus importants, permettant d'apercevoir les pics neigeux de l'intérieur. Avant le Nordfjord, on côtoie l'énorme rocher de Horneelen, sur l'Ile Bremanger ; puis on double le Cap Statte, pour aborder avant

le soir à Aalesund, petite ville ravissante, bâtie sur plusieurs îles rapprochées.

Comme le steamer stationne plusieurs heures, on a tout le temps de faire une promenade en barque et de voir d'une éminence plantée et pourvue de bancs le beau panorama, offert par les bras du Storfjord et les îles environnantes. Vers minuit, on arrive dans le Moldefjord, où descendent les voyageurs pour le Romsdal et la route de terre vers Throndhjem.

Ayant besoin d'une bonne nuit, je suis resté à bord et ne me suis éveillé qu'à Kristiansund, planté comme un décor d'opéra sur quatre îles, circonscrivant un immense bassin.

On y pénètre par un véritable portail de roches, ouverture de vastes digues, pour la formation desquelles nature et art se sont étroitement confondus. Arrivé à cinq heures du matin le navire, ne repartit qu'à neuf heures. On est étonné de la quantité de marchandises que le colosse recèle dans ses

flancs: des centaines de sacs de farine, de caisses de bière, [1] des montagnes de stock-fish, etc.

Tout le monde vit ici sur l'eau : on va en barquettes au marché matinal qui se tient dans les embarcations ; les enfants qui vont à l'école, les ouvriers et ouvrières qui se rendent à leur travail, tout le monde circule de cette façon. Des douzaines de bateliers, les cochers de l'endroit, offrent leurs chaloupes numérotées à ceux qui veulent voir de près ce spectacle animé et gracieux. Toutes ces barques s'entrecroisent, s'entre-aident, pour s'aborder sans chocs ni disputes. La mer fourmillait de méduses, comme du reste dans beaucoup de fjords. On a même utilisé leur surabondance à Sandfjord, petite plage à l'entrée du golfe de Kristiania, pour la *Maneterkur*, c'est-à-dire, des bains de mer

(1) Ol-Kasser. On n'expédie jamais la bière qui vient exclusivement de Kristiania, en tonneaux, ni en paniers. On en envoie des quantités prodigieuses dans les villes du Nord. Au retour les steamers reprennent les bouteilles vides.

pour les rhumatisants qui sortent des flots avec une véritable urticaire, provoquée par le contact de ces singuliers êtres.

De Kristiansund jusque dans le golfe de Throndhjem, ce n'est presque plus de la navigation maritime ; c'est une véritable promenade sur une succession de lacs, protégés par des îles contre les vagues du large. Il est incompréhensible pour moi que Baedeker déclare cette excursion dénuée d'intérêt. Par le beau temps, les côtes offrent les aspects les plus variés. S'il fallait poursuivre chaque découpure sur la carte, cela fatiguerait certainement autant, que si l'on voulait parcourir une galerie de tableaux, sans omettre une seule des toiles, mentionnées au catalogue. Ici, le spectacle se trouve autant sur le navire qu'à la côte ; le pont du steamer ressemble le soir par son animation à une place publique. Des groupes de causeurs s'entretiennent de leurs voyages et projets ; des Anglais ont imaginé quelque sport; des personnes isolées lisent, fument,

regardent ou rêvent ; des garçons affairés portent des rafraîchissements ; des musiciens ambulants soufflent dans leurs cuivres, etc. Je pensais avec regret que je devrais bientôt quitter cette aimable société et ce beau navire, sur lequel j'aurais tant désiré continuer mon voyage jusqu'à Hammerfest ou le cap Nord.

La vue du golfe de Throndhjem continue la série d'impressions heureuses ; bien qu'on vienne du Midi, on croit arriver à des rives plus méridionales. Les fjords de cette mer intérieure ont des contours plus adoucis; les bords sont couverts par une belle végétation, par des bois, entrecoupés de fermes et de vergers. La ville est entourée par des collines à pente douce, du Gjetfeld à l'Ouest, du Kristiansteen à l'Est ; leur ascension constitue une agréable promenade et permet de contempler l'harmonieux ensemble du golfe.

Throndhjem est l'ancienne Rome du Nord, où les reliques de Saint-Olaf attiraient autrefois tous les pélerins d'origine scandinave.

Des luttes séculaires entre les partisans des archevêques [1] et ceux du Roi ont ensanglanté cette province. La royauté a vaincu par l'introduction de la Réforme ; mais la force nationale s'était usée dans la guerre civile, et les Danois ont occupé le pays pendant quatre siècles. La vaste basilique, l'orgueil de la Norvège, où tous les rois venaient se faire sacrer, s'est émiettée à la longue, et ce n'est que dans les temps modernes qu'un élan de patriotisme en a commencé l'intelligente reconstruction. On exploite aujourd'hui à nouveau les carrières de la belle pierre bleuâtre, dont les sculptures anciennes émerveillent encore le visiteur ; on s'applique à former des ouvriers spéciaux ; les chantiers se trouvent en pleine activité, et dans une trentaine d'années ce chef-d'œuvre d'architecture gothique brillera de nouveau dans tout son éclat.

---

(1) Les *Baglar* (de baculus, crosse) contre les *Birkenbeiner* (paysans culottés en écorce de bouleau).

Autour du Dôme s'étend un beau cimetière, véritable jardin public, dont les fleurs sont renouvelées tous les samedis par des mains pieuses. Dans l'intérieur de la ville, entièrement bâtie en bois, y compris le palais du Roi, se voient de beaux magasins de bijouterie norvégienne, d'antiquités, et surtout de pelleteries. Le mouvement de la rade et des deux gares donnerait de l'animation, si la largeur démesurée des rues (par crainte de la propagation des incendies) ne faisait paraître la ville trop vaste pour le chiffre de ses habitants.

Les environs participent du cachet agréable de Throndhjem et de ses habitants ; ce n'est plus la grandeur sauvage des montagnes de l'intérieur ou de la côte : les vallées sont bien cultivées, les collines tantôt gazonnées, tantôt boisées.

J'ai admiré deux chûtes d'eau formées par la Nied, le Lille et le Store Lerfos. Pour voir le pays à vol d'oiseau, je me suis rendu par le chemin de fer du Sud jusqu'à Röros,

près de la source du Glommen dans un district minier désolé. On y trouve de la pyrite de cuivre, que l'on exploiterait sur une échelle plus large, si le charbon nécessaire à la réduction du minerai ne coûtait pas si cher. La Norvège possède bien quelques gisements de houille dans plusieurs îles du Nord, mais elle est trop sulfureuse, pour pouvoir être exploitée fructueusement.

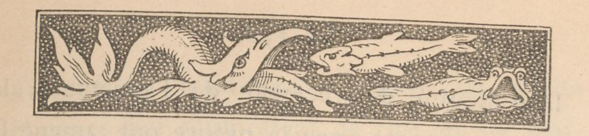
L'industrie minière occupe une place honorable dans le travail national, bien qu'elle ne puisse être comparée à la production au moins décuple de la Suède. Les mines de fer de Dannemora (près de Gefle, sur la Baltique), celles de cuivre de Falun sont conues de tout le monde. En Norvège les pyrites de cuivre s'extraient non seulement à Röros, mais encore dans l'Altenfjord et dans plusieurs îles des baies de Throndhjem et de Stavanger. [1] Les mines d'argent de Kongs-

(1) Les mines de Vigsnäs sont exploitées par une société belge, dont les fonderies se trouvent à Hemixem sur les bords de l'Escaut.

berg s'épuisent; mais on gagne en différents endroits des quantités notables de cobalt, de chrôme et surtout de nickel. Depuis que plusieurs États emploient ce métal pour la confection de la monnaie de billon, il est fort recherché ; la Norvège seule fournit plus que le tiers de la production totale.

Ma dernière excursion a été une promenade en bateau jusqu'aux jolies petites villes de Levanger et de Stenkjar, situées au fond Nord du golfe. De la dernière on se rend en Skyds à Namsos, blottie au fond du pittoresque Namsenfjord dans lequel tous les grands steamers font escale. —

De Levanger une grande route mène à Oestersund, en Suède; mais j'ai préféré achever mon tour en chemin de fer, par la ligne dite de Meraker, qui venait d'être achevée et qui paraît appelée à un grand avenir commercial.



X

CARACTÈRE NATIONAL ET MOEURS DES NORVÉGIENS

AVANT de quitter la Norvège, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les mœurs de ses habitants et sur l'état social de ce singulier pays. Vu l'absence de tout mélange de race par immigration ou conquête, (1) les vrais Norvégiens de l'intérieur ont conservé presque toutes les habitudes de leurs ancêtres. L'isolement,

(1) Sauf 17000 Finnois et 7000 Lapons en Suède, 8000 Finnois et 16000 Lapons en Norvège, les Scandinaves sont indigènes. Il y a environ 5000 individus de race mixte. Le nombre de Lapons nomades diminue, parcequ'ils commencent a s'adonner à la pêche et qu'on trouve moins de terre à rennes.

la difficulté de recevoir de l'assistance, la lutte constante avec la nature ont amené le paysan Norvégien à s'identifier avec elle et à se plier à ses exigences. Force lui est. de devenir un homme universel qui ne compte que sur lui-même. Successivement pêcheur, marin, soldat, agriculteur, il doit savoir fabriquer ses outils, meubles et vêtements, aborder tous les métiers, jusqu'à devenir orfèvre et horloger, surmonter toutes les difficultés. Sa femme et ses enfants apprennent également à se tirer d'affaire, dans leur sphère d'action plus modeste. De très bonne heure, les enfants savent se rendre utiles, ramer, (¹) conduire les chevaux et le bétail, servir de guide, etc. L'exemple des parents et les dures nécessités de l'existence rurale les rendent appliqués et graves : les petites filles saluent fort gentiment, avec la « grâce pensive » des enfants sérieux; mais les petits

(1) Les passeurs d'eau sont presque toujours de jeunes garçons ou des vieillards.

garçons se conduisent comme de petits hommes qui rougiraient de rire et de plaisanter.

Le silence des campagnes devient d'autant plus solennel qu'on rencontre peu d'enfants, peu d'animaux d'agrément, tels que chiens et chats, presque pas d'oiseaux. La natalité est diminuée par l'émigration et par les voyages maritimes des jeunes gens; (²) les animaux domestiques sont peu nombreux, sans doute parcequ'on ne veut pas nourrir des bouches inutiles; en fait d'oiseaux, je n'ai vu que des hochequeues et des corneilles, plus familières que nos corbeaux. Le chant monotone des ouvriers qui remuent des fardeaux, fait ressortir encore davantage ce silence universel; j'ai entendu cette même mélopée traînante en Thélémarken, autour du Sognefjord, comme à Throndhjem.

(²) Par contre, la mortalité est plus faible qu'ailleurs. On a calculé que le doublement de la population qui ne se fait en France qu'en 90 années, a lieu en moins de 50 ans en Norvège.

Le Norvégien de nos jours est paisible et pacifique, malgré son *tolleknive*, couteau à gaîne de cuir ou d'écorce, que tous les hommes portent derrière la hanche droite. Les hommes paraissent lourds, mais cette lourdeur apparente est plutôt de la lenteur et de la réflexion. Ils paraissent peu serviables: n'ayant besoin de personne, ils ne songent pas à offrir leurs services à d'autres; pas plus que le propriétaire de l'auberge (Skyds-Skaffer) ne se présente souriant et obséquieux au voyageur. Celui-ci ne doit pas s'étonner du peu d'empressement; il n'a qu'à demander ce dont il a besoin. Le Norvégien est poli sans servilité, reconnaissant avec dignité; le cocher ou la fille de service qui a reçu un pourboire, vous serrera la main, avec plusieurs *take*, *take*! (merci). Ils aident volontiers, lorsqu'on demande leur assistance, et sont hospitaliers, même là, où un paiement éventuel n'offre pas une compensation pour les vivres fournis.

Ils sont confiants entre eux et vis-à-vis

de l'étranger : ne trompant personne, ils ne craignent pas le dol. J'ai vu abandonner en route des chevaux qui semblaient fatigués; on les confiait à l'aubergiste de la route qui en prêtait un autre en échange. J'ai vu de très-jeunes garçons remplir les fonctions de facteur de poste; aux débarcadères des steamers, en Norvège comme en Suède, se trouvent des coffres non fermés, servant de boite à lettres : les particuliers y déposent les correspondances à expédier, et en retirent celle qui leur est destinée. A Kristiania, les tramways n'ont pas de receveurs : le voyageur qui prend place, met 10 öre, prix uniforme des parcours, dans une boîte en verre, établie derrière le cocher qui cependant ne peut guère contrôler, si personne n'a oublié ce détail.

A différentes reprises, j'ai laissé ma valise en consigne à la gare, sans aucun reçu; je la reprenais le lendemain, sans autre formalité! Le plus souvent les portes

ne sont pas fermées la nuit: on se sent vivre dans une atmosphère de loyauté, entretenue par une culture morale naturelle, sans laquelle un savoir varié n'a guère de valeur. Les dames et jeunes filles ne craignent pas de voyager seules, même en touristes et à pied; elles sont certaines d'être entourées de respect. Lorsqu'une auberge est encombrée, le propriétaire et sa femme décident souverainement, et toujours avec une bonne humeur persuasive, la répartition des chambrées: les dames sont pourvues d'abord, et le reste est assigné aux Messieurs, auxquels on dresse des couchettes improvisées.

Les Norvégiens sont instruits: prenant une part active à la politique et même aux détails administratifs de leur pays, ils se croiraient impropres à remplir leur devoir, s'ils ne savaient au moins lire et écrire. Tout paysan reçoit un journal, presque toujours de nuance démocratique; pour autant que j'ai pu en apprécier le

contenu, ils offraient, en dehors de la revue politique, un excellent choix d'articles d'économie politique et domestique. —

L'instruction, obligatoire et gratuite, est réglée par des lois fort pratiques: lorsqu'on peut réunir dans un certain périmètre 30 enfants en âge d'école, on établit une école fixe *(fast-skol)*; si ce chiffre ne peut être atteint, on organise *l'Omgangs-skol*, c'est-à-dire, qu'un instituteur ambulant enseigne aux enfants pendant 10 à 12 semaines les éléments que les mères entretiennent et développent jusqu'au retour du maître d'école. Les fabriques et usines doivent s'entendre avec la commune et le canton pour l'organisation scolaire. Les écoles libres et payantes sont permises ; mais elles restent soumises à l'Inspection ecclésiastique et des examens périodiques font juger de leur valeur scientifique.

Les Norvégiens sont profondément religieux. Les dangers qu'ils courent sur mer, et les privations qu'ils endurent pendant leurs

longs hivers, les rendent résignés jusqu'à l'imprévoyance fataliste. Le culte des morts et les soins donnés aux tombes sont véritablement touchants: lors des enterrements, tout le voisinage se réunit dans la mortuaire, pour chanter des cantiques et accompagner le corps au champ de repos. — A l'Exposition de Kristiania, j'ai vu un vieux couple faire choix d'une pierre tombale, comparer et se consulter avec le même calme, que s'il s'agissait d'acquérir une pièce de mobilier.

Le clergé, digne et instruit, jouit d'une grande considération, méritée par son dévouement et sa profonde science. — L'immense majorité est luthérienne; les dissidents de toute croyance sont environ 7500.

Bien que toutes les lois restrictives dans la collation des fonctions publiques ne soient pas encore abrogées,(1) la tolérance en matière religieuse doit être très grande: dans les

(1) Une loi de 1878 a aboli la religion d'État; mais les ministres et les juges doivent être Luthériens.

maisons de paysans se voient des images de piété, presque toutes de provenance catholique ; on les achète de préférence à cause de leurs dorures, de leurs vives couleurs et de leurs bas prix. — A Bergen, j'ai constaté un autre exemple frappant de tolérance: ayant trouvé le dimanche l'église catholique bondée de fidèles, j'exprimais mon étonnement de ce qu'il se trouvait tant de catholiques dans la vieille ville hanséatique. J'ai appris que la grande majorité des assistants étaient des Luthériens, attirés dans cette église par son aspect agréable, et par les chaleureux sermons des missionnaires catholiques. —

Avant d'aborder la situation politique de la Norvège, disons encore quelques mots de la vie matérielle de ses habitants. La demeure du paysan est construite avec une simplicité extrême, mais avec une profonde connaissance de ses besoins et des exigences du climat. La carcasse de la maison ordinaire se compose de troncs d'arbres ou de poutres grossièrement équarries, dont les interstices

sont remplis de mousse. La couverture est en pierres plates ou en larges ardoises, réunies à l'aide de tourbe, ou simplement en écorce de bouleau, recouverte de gazon, sur lequel poussent les fleurs des champs. Une cheminée carrée en fonte traverse le faîte. L'intérieur de ce blockhouse est tapissé de planches unies, invariablement garnies d'outils de toute nature, de quelques images coloriées et de lithographies, représentant le Roi et la Reine. Les bahuts et autres meubles, même les plats (en bois) sont peinturlurés de couleurs vives, en arabesques, ou sculptés en formes fantastiques de dragons ou de serpents. On dirait des souvenirs inconscients de l'Orient, tant de fois visité par les Nordmaend. Des bijoux, ceintures, gobelets en argent se trouvent chez tous les paysans aisés, et font partie des traditions de famille. Le paysan pauvre se dessaisit de ces souvenirs après de mauvaises récoltes ou d'autres revers : de là, leur mise en vente dans beaucoup d'auberges et chez les

antiquaires des villes. Le gouvernement se rend volontiers acquéreur des plus belles pièces, qu'il répartit dans les musées, et qui sont imitées par les orfèvres et argentiers actuels.

La plupart des relais postaux appartiennent à des fermiers aisés qui possèdent tout un complexe de bâtiments : l'habitation du maître, souvent spacieuse et comfortable, invariablement orientée vers le soleil ; les bâtiments d'exploitation isolés autour d'une grande cour, ou bien éparpillés sur une pente douce, les granges sur piliers en poutres ou en blocs de rochers, abritant au-dessous le fumier et les instruments aratoires. L'ensemble s'appelle un *gaard*, dont plusieurs forment un *graend*, espèce de hameau.

Il n'y a presque pas de communes agglomérées ; l'église et l'école, généralement isolées sur des hauteurs, appartiennent à tout un canton. L'église est presque toujours en bois ; l'école est le seul bâtiment, fait en pierres ou en briques.

La propriété est extrêmement divisée en Norvège, bien que les lois ne favorisent pas ce fractionnement excessif. Généralement, un seul des héritiers d'une métairie en continue l'exploitation ; du reste, chacun d'eux peut successivement en revendiquer la possession, après estimation de la valeur. Lorsque la propriété patrimoniale a été acquise par une personne étrangère à la famille, les enfants conservent pendant trois années le droit de rachat.

Dans les vallées étroites, on cultive jusqu'à quelques ares de terrain, des bandes minuscules d'avoine et de pommes de terre. Sur les hauteurs, on voit de toutes petites prairies, dont on descend la récolte, comme en Suisse, le long de forts fils de fer. D'un autre côté, on néglige de mettre en valeur de vastes surfaces, aujourd'hui désertes. On pourrait certainement multiplier les pâturages de montagne et transformer les misérables Saeters qui ne servent aujourd'hui qu'à abriter les gardiens

du bétail, en de véritables chalets, disposés pour la fabrication du fromage et du beurre. A peine le tiers du sol norvégien est cultivé. Il est vrai que sur 316,000 kilomètres carrés 7700 sont occupés par les lacs et 240,000 sont stérilisés par les rochers granitiques, les fjelds pierreux et les glaciers alpins.

Mieux cultivée par une population plus uniformément répartie, la Norvège pourrait nourrir un nombre double et triple d'habitants. Lorsque des chemins de fer procureront des facilités de communication, des agglomérations se créeront dans l'intérieur du pays et les capitaux se porteront vers l'agriculture.

L'ouvrier agricole (husmaend) reçoit une terre à exploiter, et doit une portion de son temps au maître. Pour la vie matérielle, il n'y a aucune différence entre le maître et les serviteurs.

L'alimentation du peuple offre naturellement quelques particularités. Dans les hôtels

et restaurants des agglomérations, la cuisine ne s'éloigne pas beaucoup de celles d'autres pays, sauf la surabondance des produits de la pêche, harengs, anchois, homards, maquereaux et surtout de saumons, dont j'ai mangé au moins trois fois par jour, rôti, froid et fumé (röge-lax). Comme les légumes sont fort rares et les pommes de terre mauvaises, on assaisonne le poisson et la viande de préférence, en Norvège avec des oignons rôtis, en Suède avec de fines lanières de raifort. On aime les potages au jus de fruits, ou bien au lait, dans lequel on fait cuire du saumon, de rares pois et des fragments de carottes. Le peuple ne connaît guère la soupe ; il la remplace par le gruau de millet et d'épeautre (gröd), espèce de mortier compact qu'on doit ramollir dans de l'eau chaude. Dans les campagnes on en mange jusqu'à 80 kilogrammes par an et par tête ; il est préparé à la crême (flöde-gröd) dans les repas de cérémonie. La consommation du beurre (smör) est

également considérable ; on l'ètend sur des tranches de vieux fromage (gamel-ost) ou sur ce qu'ils appellent du pain. Ce sont des galettes, minces comme du parchemin en Norvège (flät bröd), plus épaisses et rugueuses en Suède (knäcke-bröd), faites avec une pâte non fermentée, à laquelle on ajoute divers ingrédients, du cumin, une espèce d'oxalis, et dans les années de détresse, jusqu'à de l'écorce d'arbre. Le flät- comme le knäcke-bröd figure sur toutes les tables bourgeoises, concurremment avec du pain de seigle, noir et lourd, et du pain de froment, trop mou et sucré. On sucre du reste jusqu'à la salade. Les fruits sont abondants et à bon marché ; les grosses groseilles, les fraises et surtout les multebären se mangent dans du lait froid. Dans les plus petites auberges et gares, on trouve abondamment du thé, du café et de la bière (baieröl) d'exellente qualité. On fait un grand usage d'eaux gazeuses qui remplacent le vin de table. Le voyageur peut

obtenir exceptionnellement un verre de cognac ou d'eau-de-vie du pays ; mais comme la vente en est interdite aux aubergistes, ils ne demandent ni acceptent aucun paiement.

Les vêtements des hommes se font avec une étoffe feutrée que les campagnards fabriquent eux-mêmes. J'ai vu plusieurs fois des foulons (ainsi que des meules), mûs par de petites chûtes d'eau et servant à tous les habitants de la vallée. Le costume est simple, moins cossu que celui des Danois, moins voyant et surtout moins délabré que celui des ouvriers suédois. Le paysan norvégien ne porte ni sabots, ni casquette ni blouse. Les dames ont une mise pratique et agréable à la vue ; comme il n'y a ni riches ni pauvres, qu'on n'étale ni les vices de la misère ni ceux de la richesse vaniteuse, presque toutes portent en été le même costume d'une nuance gris-claire.

Toutes les paysannes portent quelque bijou en argent, d'un cachet archaïque, le

plus souvent transmis de mère à fille. Dans quelques vallées longtemps isolées, subsistent encore des costumes et ornements spéciaux, par exemple les couronnes portées par les fiancées du Hallingdal, de véritables monuments d'orfèvrerie. C'est le pays de l'Europe, où l'usage des costumes nationaux s'est le mieux conservé. Ils tendent déjà à disparaître en Suède, sauf en Dalécarlie; mais en Norvège, ce n'est pas seulement dans les musées et dans les Expositions que l'on admire des collections de figurines, habillées des costumes les plus pittoresques: aux marchés, dans les embarcations des lacs et fjords, aux offices du dimanche, etc., on voit de riches broderies, des bijoux étonnants, les bonnets et guimpes les plus fantastiques. —

Avec ces habitudes d'indépendance, dans cette vie saine et patriarcale, il n'est pas étonnant que le Norvégien des campagnes soit profondément imbu d'idées démocratiques. Ces hommes libres obéissent

cependant sans hésitation à la loi et se soumettent, sans récriminer, à toute réglementation. Habitués dès leur enfance aux idées d'ordre et de respect, ils sentent qu'il faut obéir surtout à l'autorité qu'on s'est donnée soi-même. Les représentants de la loi sont en quelque sorte invisibles; sauf dans les villes, on ne voit jamais un agent de police ni un garde champêtre; la gendarmerie est une institution inconnue; dans tel vaste canton le messager du bailli (leenmaendskerl) est le seul agent des autorités administrative et judiciaire. Ce n'est donc pas à la contrainte que l'cn cède; on rend hommage au grand principe de la soumission à la loi. Cela frappe l'étranger dans les plus petites choses: dans presque toute la Scandinavie, personne ne se hâte d'ouvrir les portières des wagons; on laisse ce soin aux employés responsables.

Des centaines de fois j'ai constaté l'absence de gardes aux croisements de la voie ferrée avec des chemins de traverse; il

suffit d'une inscription sur la barrière, pour que le voiturier la referme, après passage. Et il n'arrive presque jamais d'accident sur les chemins de fer des trois royaumes!

On peut s'étonner de ce que, nonobstant ce profond sentiment de la légalité, des dissensions graves aient pu s'élever entre la représentation nationale et le Roi, ou plutôt ses ministres responsables. Tous les journaux ont parlé de ce conflit ainsi que de la condamnation finale de tous les ministres, sans qu'on en ait indiqué les véritables causes. M'étant renseigné en Norvège auprès des partisans des deux partis en lutte, je crois être en mesure d'exposer les motifs et la portée du conflit constitutionnel.

Depuis longtemps, un antagonisme latent existait entre les citadins et les paysans. A l'encontre de ce qui existe dans la plupart des pays, les villes sont conservatrices, les campagnes libérales et même républicaines. Dès 1821, celles-ci ont aboli

tous les titres de noblesse. Elles possèdent la majorité dans le Storthing, composé de 114 membres, dont 76 élus par les cantons ruraux. Les députés réunis choisissent un quart des membres, pour former une espèce de première chambre, le Lagthing; les trois quarts restants composent l'Odelsthing, et si les deux assemblées diffèrent, elles statuent, réunies en Storthing.

D'après la Constitution de 1814 (Norges Grundlov), rédigée par quelques patriotes [1] et acceptée par Karl Johann XIV, le Roi ne jouit que d'un vote suspensif. Tout projet de loi, adopté dans trois sessions successives, acquiert force de loi et doit être promulgué par le Ministère. Par contre, l'accord doit exister entre la royauté et le Storthing, pour l'adoption de toute modification constitutionnelle. Le nombre des fonctionnaires et des citadins ayant succes-

---

(1) Sur le modèle des Constitutions des Etats-Unis (1787), de la France (1791) et de la Hollande (1798).

sivement diminué dans le parlement, et l'élément paysan ayant grandi sous la direction d'un républicain (Joh. Sverdrup) et d'un socialiste (Sören Jaabek), tous deux passablement autoritaires, la majorité adopta en 1879, 1880 et 1881 deux mesures, manifestement contraires aux dispositions de la constitution. Celle-ci défend aux ministres de faire partie du Storthing, et ne reconnaît d'autre armée que l'armée régulière. Or, le Storthing avait décidé d'un côté que les ministres fussent présents aux séances, comme subordonnés et sans pouvoir se mêler aux débats ; de l'autre côté, que les sociétés de tir, véritable armée de volontaires, seraient dorénavant subsidiées par le trésor public. Le Roi, strictement constitutionnel, s'est refusé à sanctionner ce qu'il considérait comme des modifications à la constitution, et les ministres se sont abstenus de les promulguer. *Inde iræ !* Le gouvernement aurait bien consenti à l'assistance obligatoire des ministres aux séances du Storthing,

mais à la condition que chaque membre du parlement ne toucherait qu'un maximum de 1400 kroner par session (1) (environ 2000 francs).

Les paysans du Storthing ont repoussé cette atteinte à leurs profits personnels et, maîtres absolus du budget, (2) ont répondu par des procédés blessants, mesquins et préjudiciables à la bonne marche des services publics. Les sessions se prolongent outre mesure, avec une somme de travail utile, beaucoup moindre; aux discussions dignes d'autrefois, entre représentants également patriotes, ont succédé les polémiques aussi bruyantes que stériles de politiciens fanatiques ou intéressés.

L'attitude du Roi et de ses conseillers avait été évidemment plus correcte que

(1) Aujourd'hui, ils touchent douze couronnes par jour, plus les frais de route. En Danemark les députés ne reçoivent que 6 kroner et en Suède 9 kroner par jour!

(2) L'article 75 de la constitution attribue au Storthing le droit « d'examiner les listes des traitements et des pensions provisoires, et d'y introduire les changements qu'il jugera nécessaires. »

celle du parti républicain ; le Storthing se laisse visiblement glisser sur une pente dangereuse pour la patrie. Par un procédé parfaitement légal, bien que d'une délicatesse douteuse, la force numérique de l'opposition victorieuse augmente constamment. Sont électeurs ceux qui sont ou qui ont été fonctionnaires ; les citadins qui possèdent une propriété urbaine de 1200 kroner ; et tous les campagnards qui possèdent ou louent (pour plus de cinq ans) une terre quelconque, inscrite au cadastre. Or il suffit d'acquérir pour une somme dérisoire quelques verges de marais ou de roche, et d'en faire enregistrer l'achat, pour créer une foule de propriétaires fictifs, devenant des électeurs effectifs. (1)

On a exploité jusqu'à la langue, ou plutôt la prononciation des Norvégiens, pour renforcer le parti prétendûment national.

---

(1) On a créé plus de 3000 de ces « hommes de marais, » *Myremaend.*

Depuis des siècles, le Danois est la langue du pays, mais avec une prononciation plus rude. Une secte exclusive et intolérante, les *Maelmaend* ou *Norske Nordmaend*, [1] cherche à faire revivre le vieux Norsk, idiome primitif des Scandinaves qui ne se parle plus qu'en Islande. Ils voudraient répudier tout rapprochement de langage avec les voisins, dont ils cherchent à s'isoler; ils détestent cordialement les Suédois, et aiment à ridiculiser les Danois, dont les habitudes et la prononciation leur paraissent efféminées. En présence de ces tendances hautement avouées, il n'est nullement impossible qu'entre la Norvège et la Suède, les deux *Brödra-folker* (peuples frères), n'éclate un jour une guerre civile, dans laquelle les Norvégiens ne pourront compter que sur eux-mêmes. Ils craignent l'Allemagne, aiment la France d'instinct, en souvenir de 1789,

---

(1) Ces flamingants du Nord s'appellent encore *Norsk-Norsk*, ce qui rappelle les *nés-natifs* de nos Wallons.

et estiment les Anglais qui sont marins comme eux et qui achètent leurs produits. Mais aucune de ces nations n'aurait un intérêt vital à intervenir dans une querelle, provoquée avec une légèreté condamnable.

Les arrêts de justice qui ont frappé successivement tous les membres de l'ancien Ministère, constituent une nouvelle preuve de l'attitude peu équitable du Storthing en cette affaire. Ce dernier a été à la fois juge et partie. En effet, c'est l'Odelsthing qui met les ministres en jugement, et ce sont les 28 membres du Lagthing, l'émanation directe du Storthing, qui forment avec les 11 membres de la cour suprême, le *Rigsret*, chargé de statuer. Et pour bien accentuer que le Rigsret forme un tribunal politique, c'est le président du Lagthing qui dirige les débats.

En dehors de ces déplorables conflits politiques, l'administration norvégienne ne semble inspirée que par le bon sens et la droiture. Tous les services, simplifiés et peu

coûteux, reposent sur une confiance réciproque. Rien de plus simple et de plus digne que leur justice civile : les parties comparaissent d'abord devant des conciliateurs élus qui connaissent définitivement de toute contestation, jusqu'à une valeur de 120 kroner, et dont les jugements sont exécutoires dans toute affaire quelconque, dans laquelle le défendeur reconnaît la dette, ou ne comparaît pas. — Au tribunal de première Instance, des assesseurs, pris à tour de rôle parmi les électeurs, assistent un juge unique. Des capitaines de navires ou autres experts spéciaux siègent dans le jugement d'affaires de leur compétence. Une séance mensuelle suffit à l'expédition des affaires civiles, dégagées des lenteurs de procédure et des chicanes des hommes de loi. — Il n'y a ni jury ni ministère public; les fonctions d'accusateur sont remplies par les représentants hiérarchiques du Gouvernement dans les cantons ou provinces, les Leenmaend, Foged ou Amtmaend. Enfin,

les juges à tous les degrés opinent à haute voix et sont responsables de leurs décisions. —

L'armée se compose de 12,000 hommes, tirés de vingt districts de recrutement. A 23 ans, tout le monde prend part à la conscription, sauf les pasteurs, les pilotes et les habitants des districts Lapons. Par mesure d'économie, la plupart des miliciens et de leurs sous-officiers restent chez eux une grande partie de l'année, et ne mettent leur uniforme que le dimanche. La véritable armée permanente, environ 2000 hommes, est formée par les volontaires. Il existe également une conscription maritime ; mais les matelots de la flotte de guerre sont presque tous des volontaires.

*
* *

Le budget de la Norvège est alimenté presque exclusivement par des impôts de consommation. Comme impôt direct, je n'y trouve qu'un droit de succession, de l'import bien faible de 250,000 kroner contre 22

millions, produit des douanes et accises. Sans oser entrer dans le fond des controverses récentes, il m'a paru curieux de constater qu'un pays profondément démocratique ignorait à peu près les impositions directes. Il est vrai que l'impôt de consommation est supporté en majeure partie par les habitants des villes, le paysan ayant peu de besoins et fabriquant presque tout lui-même. Mais pareil phénomène s'observe dans d'autres états républicains : le Canada n'a pas le moindre impôt direct, et aux Etats-Unis les douanes seules rapportent deux fois plus que tout le revenu intérieur.





XI

DE THRONDHJEM A STOCKHOLM.

Ce parcours se fait en 33 heures, en train express et dans les voitures les plus confortables, pourvues de plateformes à escaliers, sur lesquelles le voyageur peut stationner. Chaque voiture est pourvue de caraffes d'eau glacée, d'une carte avec horaires et indication précise des arrêts, d'un cabinet de toilette, voir même de rideaux, pour pouvoir s'isoler durant le sommeil.

Le personnel est fort aimable et l'exploitation

parfaite. Le chef de train commande télégraphiquement le nombre voulu de repas: tout est prêt à l'arrivée, mais chacun doit se servir soi-même, avec la succession ou le mélange des plats que son caprice dicte. Les assiettes, fourchettes, cuillers, etc., se trouvent en abondance sur la table. Le prix est uniforme et peu élevé ; les boissons se paient naturellement à part, et le buffetier se rapporte sur ce point à la bonne foi des voyageurs, qui paient en sortant.

Tant qu'on longe le fjord de Throndhjem, les sites sont ravissants ; mais à mesure que le chemin de fer escalade les montagnes, le pays devient rocailleux et désert. La dernière station norvégienne, Meracker, se trouve à une altitude de 220 mètres ; Storlien, la première gare suédoise, éloignée d'une vingtaine de kilomètres, est élevée de 594 mètres au-dessus de la mer.

Jusqu'à Oestersund, on passe à travers des forêts interminables, entrecoupées de lacs, de cours d'eau et de rochers, bordées au lointain par des montagnes neigeuses.

Au nord de Oestersund se voie la montagne isolée d'Areskutan qu'on commence à visiter; la ville elle-même, qui deviendra l'entrepôt d'un commerce important, n'offre de remarquable que son grand lac Storsjö, traversé par un pont de 430 mètres de long. J'ai vu de pareilles constructions autour de Stockholm : ce ne sont que des poutres juxta-posées et reliées par des cordes, de véritables radeaux flottants.

De Oestersund la voie ferrée se dirige vers Ange, où s'embranche le tronc principal (commercialement parlant) vers Sundwall sur le Golfe Bothnique; puis, s'inclinant fortement vers le Sud, elle atteint Storvik, croisement de la ligne de Gefle à Falun, puis successivement, Krylbo, Upsala et Stockholm.

Généralement on ne s'arrête pas à la vieille ville universitaire qu'on vient voir en excursion de la capitale. On s'y rend en steamer sur un fjord du Mälar, long de 90 kilomètres et passant par Sigtuna et le

château de Skokloster, où l'on peut encore voir le butin ramené par Wrangel de la guerre de Trente Ans ; et l'on revient en chemin de fer. La vieille cathédrale, la nouvelle Université, la Bibliothèque, le vieux château inachevé et le cimetière, avec ses pierres runiques (modernes), valent une visite détaillée. Le célèbre jardin botanique de Linnée, les vieux collèges universitaires, classés en « nations, » et la cité elle-même m'ont paru bien inférieurs à leur réputation.

On sait que la capitale de la Suède occupe une position unique, à la jonction du beau lac Mälaren avec le bras de mer, appelé Saltsjön (lac salé), deux immenses bassins à rives pittoresques, couverts d'îles et se ramifiant à l'infini. Le Mälaren s'étend jusqu'à 130 kilomètres dans l'intérieur ; Le fond du fjord maritime se trouve à 60 kilomètres de Waxholm, forteresse commandant la passe de la Baltique. Comme celle-ci n'a presque pas de marée, la mer intérieure et le lac salé mêlent librement

leurs flots sous la Norrbro (pont du Nord), avec une faible pente du Mälaren vers la mer, pente rachetée au Söderström par une écluse de navigation qui n'a pas deux mètres de chûte. Le centre du vieux Stockholm s'est groupé sur quelques îles qui séparent les deux mers ; puis la ville a successivement escaladé les hauteurs granitiques du Nord, Sud et Ouest, où elle s'est épanouie en plusieurs cités nouvelles, Norrmalm (renfermant les quartiers les plus importants), Södermalm, Kungsholmen, etc. Les forêts et rochers sauvages enserrent encore tellement la capitale que pour l'agrandir, il faut déroder la forêt et faire sauter des quartiers de roc.

L'ensemble fort compliqué de la ville se voit à merveille de différentes hauteurs, de la terrasse du Grand-Hôtel, des îles Skepsholm et Kastellholm, du Mosebakke dans le quartier Sud, et surtout de l'Elevator, gigantesque ascenseur établi au pied du Södermalm et pourvu au sommet d'une galerie avec le

café-restaurant, indispensable aux Suédois. C'est avec plaisir que j'y ai vu le nom d'un constructeur de « Hal, Belgien. »

Partout règne la plus vive animation : on dirait que l'habitant de Stockholm vit sur la voie publique. Si à Copenhague tout le monde sort les jours fériés, ici la cohue est tous les jours la même dans les lieux de plaisir : le restaurant de Strömparterre, Bern's-Salong, Blanchés-café, le jardin de Mosebakke et surtout le célèbre Djurgarden fourmillent chaque soir de consommateurs. Ce dernier est un vaste parc, créé sur une immense presqu'île rocheuse, couverte des restaurants renommés de Hasselbakken, Tivoli, Alhambra, Novilla, Manilla, des parcs isolés de Rosendal, Frisens Parke, Belvédère, d'innombrables guinguettes, d'orchestres et de faiseurs de tours en plein vent, de stationnements de voitures et de barques. C'est le Tivoli de Copenhague, transporté sur un terrain plus grand que le Bois de Boulogne ou notre bois de la

Cambre, abondant en sites pittoresques et baigné partout par la mer. Sur le point culminant s'élève la tour du Belvédère qui permet une vue des plus étendues, non seulement sur la ville, mais sur une grande étendue du golfe. Des tramways, voitures et petites barques à vapeur, d'un usage habituel à Stockholm, sont à peine suffisants au transport des masses populaires.

Les habitants de Stockholm aiment sensiblement le plaisir ; on m'a affirmé que la grande préoccupation de bien des familles était, où l'on irait passer la soirée et ce que l'on mangerait. Beaucoup de familles prennent au Djurgarden ou ailleurs ce qu'ils appellent le Sexor ou Kall Sexa (repas froid de 6 heures), c'est-à-dire une quantité étonnante de plats froids de toute nature, avec du thé, de la bière ou du punch. Le débit des spiritueux y est assèz libre ; j'ai vu faire une large consommation de punch suédois que l'on prend avec de l'eau glacée.

Dans cette singulière ville où le luxe et

les plaisirs exubérants côtoient la forêt vierge et les fjords les plus romantiques, tous les goûts peuvent être satisfaits ; on sait où trouver la foule, la musique et l'animation, et l'on peut se complaire à quelques pas de là, dans une solitude rêveuse. Stockholm ne m'a jamais paru plus beau que la nuit, vu du Grand-Hôtel, lorsque la lune inondait de sa douce lumière les hauteurs du Sud et du Nord, les vastes nappes du Mälaren et du Saltsjön, et l'imposante masse du château royal, plantée au milieu de ce cadre splendide. —

La Suède est restée un pays foncièrement monarchique et militaire : les statues des anciens rois abondent partout; l'armée est plutôt trop richement habillée. Certains détails, comme le travail des poignées de sabre, rappellent encore le moyen-âge. Loin derrière le château royal, sur le Mälaren, se trouve parmi d'autres constructions officielles la Riddarholms Kyrka, le panthéon des gloires militaires de la Suède. Elle contient les tom-

beaux des dynasties successives et ceux des héroïques compagnons de Gustaf Adolphe et de Charles XII, avec des montagnes de trophées, conquis par les Lewenhaupt, Fersen, Wrangel, Baner, Torstenson, etc. Dans le musée des Souverains, les moindres objets, ayant appartenu à leurs héros nationaux, sont conservés et vénérés à l'instar des reliques de Nelson à Greenwich. C'est dans ces salles que le dimanche on a le plus de peine à circuler.

Ces collections se trouvent dans le Musée National, belle construction, érigée en face du château royal et des casernes du Skepsholmen. Elle est suffisamment vaste, pour contenir à l'aise les belles galeries de tableaux (avec plusieurs beaux Rembrandt), les dessins, gravures et médailles, des sculptures originales, entremêlées avec les reproductions en plâtre des chefs-d'œuvre de l'antiquité, des collections d'armes et d'armures, etc.

Devant le Musée se voit le groupe saisissant

des Bältespännare [1] par Molin. — Le musée le plus original de Stockholm est celui des antiquités du Nord (Skandinavisk Samlingen), tellement nombreuses et variées qu'on a dû les éparpiller dans trois maisons de la Drottnings-gättan. C'est la reproduction, sur une échelle bien plus grande, des richesses historiques de Kristiania et de Bergen, avec la fidèle représentation, en grandeur naturelle, des scènes d'intérieur, de deuil, mariages, etc., de campements de Lapons, avec des outils, armes, uniformes, costumes, bijoux des siècles passés. Le service y est fait par de jeunes filles en costume Dalécarnien : béret et corsage rouge, fichu bleu brodé, et manches de chemise flottantes. —

Dans le voisinage se trouvent les collections d'histoire naturelle, où j'ai pu voir une partie des richesses éthnographiques, rapportées par le baron Nordenskjold et semblant appartenir à l'âge de pierre. —

---

(1) Duel au couteau, les combattants étant reliés par une ceinture en cuir. Un autre exemplaire du même bronze se voit à Göteborg.

La bibliothèque du royaume est logée dans un vaste palais, isolé au milieu d'un des plus beaux parcs de Stockholm, le Humlegarden (jardin aux houblons).

Plus encore que dans les autres villes du Nord, les splendeurs de Stockholm se trouvent dans les merveilleux sites des environs, les splendides châteaux et parcs de Drottningsholm, Gripsholm, Carlsberg, Ulriksdal, Haga, etc., les magnifiques excursions sur le riant Mälaren et sur les bras de mer et les fjords grandioses de la Baltique. Il aurait fallu des semaines, pour visiter et admirer toutes les beautés naturelles qui abondent dans ces parages poétiques ; et je n'ai pu consacrer à la capitale de la Suède que huit jours, une semaine de véritables fatigues et d'excursions journalières, pour emporter au moins une impression superficielle.

*
* *

Comme pour le Danemark et la Norvège, jetons un coup d'œil sur les côtés les plus

saillants de l'état politique et social des Suédois. D'après la Constitution de 1866 qui avait aboli la division de la nation en quatre Etats, le *Riksdag*, ou Parlement, est formé de deux chambres : la chambre haute, composée de 133 membres, élus pour neuf ans par les représentations provinciales et urbaines, et ne touchant aucune idemnité ; et la deuxième chambre, composée de 138 membres, élus pour trois ans par les censitaires, et dont la rémunération totale ne peut dépasser 1400 kroner par session. Les uns et les autres doivent être Luthériens ; les dissidents, peu nombreux, (1) ne peuvent occuper d'autres emplois que les chaires d'enseignement de la médecine, des beaux-arts et des métiers.

Les lois sont d'abord élaborées par des Comités, composés par moitié de membres de chaque Chambre, ce qui en abrège singu-

(1) 17000 dissidents protestants ; 3000 juifs et moins d'un millier de catholiques.

lièrement la discussion et l'adoption. Les modifications constitutionnelles ne deviennent définitives qu'après leur approbation par de nouvelles Chambres.

Tous les trois ans, la Diète réunie nomme une Commission de 48 membres (24 de chaque Chambre), chargée d'élire le Procureur général du Parlement et son suppléant, personnages des plus importants. Ce haut fonctionnaire, véritable gardien des lois, est investi du droit d'*assister aux délibérations de tous les corps constitués*, de prendre connaissance de tous procès-verbaux, de poursuivre les fonctionnaires négligents ou prévaricateurs, de traduire les ministres devant le Riksrätt, composé des plus anciens conseillers de la cour suprême et des plus hauts fonctionnaires civils et militaires. Il peut être choisi au sein du Parlement, ou parmi les autres personnalités marquantes du royaume.

Le service militaire est obligatoire et personnel depuis 1872 ; mais il se trouve

singulièrement mitigé de fait. La véritable armée permanente (Varfväde) est constituée par des volontaires, enrôlés pour six ans ; la première réserve (Indelta) est formée par des soldats cantonnés dans les campagnes, fournis et entretenus (en temps de paix) par certains fiefs et par les domaines de la couronne, et astreints à quelques exercices annuels ; les miliciens annuels ne constituent qu'une deuxième réserve, une espèce de Landwehr (Beväring). Une réserve de matelots est également fournie par les propriétaires des districts maritimes. —

Les finances de la Suède se trouvent dans une situation très-satisfaisante ; l'enseignement public à tous les degrés et l'administration de la justice peuvent servir de modèle à bien d'autres nations.





XII

RETOUR EN BELGIQUE.

Durant le voyage de Stockholm à Copenhague par la ligne du Sud, j'ai pu constater de nouveau l'exploitation irréprochable des railways suédois. Parti de Stockholm le soir, je me trouvai le lendemain avant midi à Malmö, en passant par Katrineholm, Norköping (sur la Baltique), Mjölby, Nässjö, le triste Smaland et la fertile et industrieuse Scanie. J'ai revu avec plaisir le Sund, le panorama de Copenhague, émergeant des flots, les beaux bois de Frederiksberg et

de Klampenborg. Après les sites incomparables de la Norvège et la grandeur sombre de la Suède, ils me paraissaient encore plus riants et plus aimables que la première fois. Mais après des semaines d'agitations et d'impressions variées, il était temps de retourner à la paisible vie de famille et aux devoirs austères de la profession. — Il m'a suffi d'une nuit pour me rendre de Copenhague à Kiel; j'ai regretté qu'un brouillard intense m'ait empêché le matin, de distinguer les contours de la baie qui abrite le magnifique port militaire de l'Empire Allemand.

Pour atteindre la Belgique, je n'avais plus qu'à traverser à toute vapeur le Holstein, Hambourg, Bremen, les bruyères désolées du Hanovre et les contrées industrieuses de la Wesphalie et des provinces Rhénanes. —

*
* *

J'ai cherché à retracer les profonds souvenirs qui ont survécu à ce voyage.

Non-seulement on se rappelle avec intérêt les pays variés et accidentés que l'on a parcourus; mais on compare involontairement, parfois au désavantage de la patrie, les mœurs des Scandinaves avec celles d'autres nations. En bien des choses, « c'est du Nord que peut nous venir la lumière. » L'instruction générale des peuples de la Scandinavie, la sincérité de leurs convictions politiques, la simplicité de leurs mécanismes administratifs peuvent servir de modèles. En les qualifiant dans l'avant-propos d'hommes « à la fois primitifs et hautement civilisés, » j'ai été scrupuleusement vrai: ils ont gardé les vertus de leurs ancêtres, tout en s'appropriant les conquêtes modernes, en politique comme en science. Mes appréciations peuvent être erronées dans quelques détails; mais ce qui doit frapper les touristes les moins observateurs c'est le profond sentiment des convenances, le bon sens et le grand respect pour la légalité de ces populations honnêtes, modestes,

instruites et laborieuses. Bien que m'étant mêlé à toutes les classes de la société, je n'ai pas vu un homme ivre, je n'ai pas entendu une seule dispute ni constaté une indécence quelconque durant ce voyage de six semaines. Sauf quelques écarts dans la vie politique, ces peuples jouissent avec sagesse des libertés conquises; elles me semblent avoir réalisé un des grands desiderata de la société moderne: *l'ordre dans la liberté.*

Dr. H. SCHOENFELD.



ERRATA

L'entête des chapitres IV et V a été omis par erreur. Ils commencent respectivement aux pages 55 et 69. (Voir la table des matières).

Page 18 lisez la France au lieu de *a France*.
» 21 » Orlogshavnen au lieu de *Orlogshave*.
» 22 » Au Kronborg au lieu de *à la Kronenborg*.
» 26 » Jordbär au lieu de *Jordbäre*.
» 36 » Danois au lieu de *Danemanen*.
« 37 » Républicaine au lieu de *Rèpublicaine*.
» 37 » s'explique au lieu de *s'expliquc*
» 39 » Forenede Venster au lieu de *Voreende*.
» 39 » Landmannapartiet au lieu de *Landmans-partiet*.
» 44 » Hansens au lieu de *Hanssens*.
» 46 » dues au lieu de *dûes*.
» 48 » Wennern au lieu de *Wenern*,
» 111 » Avant au lieu de *Ovant*.

TABLE DES MATIÈRES

